33990

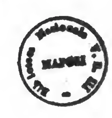
(3

LE ROCHER DE SISYPHE

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

ÉDOUARD DIDIER



Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon, le 11 décembre 1857.



PARIS
MICHEL LÉVY FRERES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1857

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

A M. CHARLES FECHTER.

A vous qui avez cru en moi, quand personne n'y croyait encore; à vous qui m'avez tiré du néant et m'avez fait ce que je suis; à vous, mon ami, ce premier témoignage d'une affection sans bornes et d'une reconnaissance que rien ne saurait éteindre.

ÉDOUARD DIDIER.

Distribution de la Pièce.

HENRI, marquis de Castel-Gonthier...	MM. FECHTER.
LE COMTE CHRISTIERN...........	TISSERANT.
LE PRINCE TRASCHKINE..........	CLARENCE.
M. OLIVIER SÉCHARD......	FEBVRE.
M. DE RIBEAUPIERRE............	KIME.
LE DOCTEUR MONTBEL...........	VALNAY.
LÉONARD FORTIN................	LARAY.
LE COMTE DE LA ROSERAIE.....	BORSSAT.
FROICHAULT.....................	BARRÉ.
CLOPIN..........................	ROGER.
UN FONCTIONNAIRE..............	LOROT.
JOSEPH..........................	ÉTIENNE.
UN DOMESTIQUE.................	CHARLES.
MADELEINE	Mmes THUILLIER.
MADAME SÉCHARD...............	ANAÏS MOÏSÉ.
LA DUCHESSE	LEMAIRE.
LA COMTESSE DE LA ROSERAIE..	MARIE DUREY.
BERTHE, sa fille..................	DE BRUNEL.
PREMIÈRE DAME.................	DE FODON.
DEUXIÈME DAME	DEBAY.
UNE VALSEUSE..................	EUGÉNIE.

NOTA. — La musique du drame est de M. GONDOIS, chef d'orchestre du Théâtre impérial de l'Odéon. MM. les directeurs de province pourront se la procurer à l'administration du théâtre.

LE ROCHER DE SISYPHE

ACTE PREMIER.

En 1843 à Nice, chez Olivier Séchard.

Terrasse ayant vue sur la mer; à droite, perron conduisant aux appartements de l'habitation; à gauche, pavillon à large fenêtre laissant voir l'intérieur.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVIER, puis LE DOCTEUR.

(Au lever du rideau, on entend un chant de pêcheurs : c'est un hymne à la jeunesse. Olivier, appuyé au bord de la terrasse, termine la lecture d'une lettre qu'il tient à la main.)

CHANT DES PÊCHEURS, au large.

Le ciel se mire dans l'onde
Pleine de scintillements:
Il semble que Dieu confonde
L'azur des deux firmaments.
Le ciel pur, riche promesse
Que rien ne devrait ternir,
C'est la crédule jeunesse;
Mais la mer, c'est l'avenir.

OLIVIER, lisant.

« Je le répète, cher enfant, vos appétits vous poussent vers tout ce qui brille; mais, en réalité, vous n'êtes capable de rien absolument. Vous prétendez cependant arriver à tout. Eh bien, si vous voulez réussir, marchez hardiment vers votre but avec cette fermeté égoïste que je me plais à reconnaître en vous, et n'oubliez jamais les conseils de votre première et véritable amie. Herminie, baronne de Hauteserre. »

MONTBEL, sortant de l'habitation.

Bonjour, Olivier.

OLIVIER.

Tiens, vous étiez chez nous, docteur?

MONTBEL.

J'étais près de Madeleine que je quitte.

OLIVIER, distrait et parcourant une dernière fois la lettre.

Ah!..

MONTBEL.

Je vous ai interrompu?

OLIVIER.

Non pas; je reviens de la poste et je lisais cette lettre de... Mais comme vous voilà sérieux?..

MONTBEL.

J'ai à vous gronder.

OLIVIER.

Vous aussi?...

MONTBEL.

Et sévèrement.

OLIVIER.

De quoi s'agit-il donc?

MONTBEL.

Mais de Madeleine que votre indifférence tue, de Madeleine que vous avez confiée à ma science et que vous seul pouvez guérir.

OLIVIER.

Eh! que diable! expliquez-vous alors; pouvais-je penser qu'un médecin comme vous, qui doit être cuirassé contre les accidents de ce genre, irait prendre ce ton solennel à propos de cette enfant!

MONTBEL.

Olivier, il m'est réellement pénible de vous entendre parler avec cette légèreté d'une question toujours douloureuse à traiter, puisqu'il s'agit de la vie d'une femme.

OLIVIER.

Docteur, vous m'avez assez souvent reproché d'être plus vieux que mon âge pour savoir que je suis sérieux dans l'occasion; parlez-donc, je vous écoute; qu'y a-t-il?

MONTBEL.

Il y a, mon ami, que Madeleine dépérit tous les jours, et que ce n'est ni mon dévouement, ni ce climat de l'Italie que vous êtes venu chercher si loin, qui peuvent la sauver.

OLIVIER.

Mais qu'y puis-je alors?... Car vous me rendrez au moins cette justice de dire que l'argent n'a point été épargné par moi. Tout ce qu'il était possible de faire, je l'ai fait; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, un malheur arrivait, je n'en serais pas responsable.

MONTBEL.

Pardon!

OLIVIER.

Comment?

MONTBEL.

En vous chargeant d'une nature élevée et impressionnable comme celle de Madeleine, vous preniez, vis-à-vis de vous-même, l'engagement de veiller avec sollicitude, avec abnégation, non-seulement sur ce corps si frêle qu'un souffle pourrait le briser, mais encore sur son âme, que chaque jour vous torturez sans vous en douter, je l'espère pour vous!

OLIVIER.

Ah! docteur, vous allez aborder des questions extra-médicales.

MONTBEL.

Je vous ai dit, Olivier, que le médecin est inutile, et c'est l'ami qui parle : la maladie de cette pauvre enfant est toute morale; je ne puis rien sans votre concours, car, je le répète, ses souffrances viennent de vous.

OLIVIER.

De moi?..

MONTBEL.

Oui.

OLIVIER.

Je ne vous comprends plus.

MONTBEL.

Vous vous rappelez qu'il y a deux jours, en herborisant, nous causions de la singularité de ces plantes dont la fleur replie ses pétales dès qu'une main malhabile ou brutale veut la toucher. Eh bien, mon ami, Madeleine est une de ces plantes : vous froissez son cœur, qui se serre et se referme malgré lui. Soyez bon avec elle, soyez affectueux, soyez jeune, enfin!

OLIVIER.

Ah! je savais bien que vous arriveriez à me faire cet éternel reproche.

MONTBEL.

Oui, j'y arrive; oui, je fais appel à votre cœur de vingt ans, dont vous étouffez les battements sous une sécheresse que je veux croire apparente, car elle serait monstreuse...

OLIVIER.

Docteur...

MONTBEL.

Ah! laissez-moi parler! Mes conseils valent bien, je crois, ceux de la baronne; je suis encore plus vieux qu'elle, et je vous ai mis au monde, où son orgueil veut vous apprendre à vivre. Olivier, soyez de votre âge; c'est si bon, la jeunesse!.. c'est si beau d'avoir vingt ans, d'avoir la foi d'un chevalier et l'enthousiasme d'un Don Quichotte; de croire à tout, même à soi-même; de gravir avec des rires et des chansons la route que ces joyeux enfants appellent, dans leur naïf langage, le chemin fleuri de l'avenir! Ah! jeunes hommes, vous valez mieux que nous : ce que vous dites, vous le pensez; ce que vous faites, vous l'approuvez; la trahison n'a pas encore miné vos cœurs, l'âge n'a pas glacé vos sens, la mort n'a pas fauché vos amis! Vous êtes l'avenir, nous sommes le passé; vous êtes la foi, nous sommes le doute! Croyez donc, jeunes gens, croyez, riez, aimez, chantez, jusqu'au jour où la société vous mettra aux dents, généreux coursiers, le mors qui doit faire grimacer votre bouche et fausser votre marche.

OLIVIER, avec un sourire ironique.

Docteur, ceci m'a tout l'air d'un regret, d'un regard jeté en arrière sur ce temps de gaudriole éternelle que vous appeliez vos études, sous la Restauration. Grande époque en effet pour la jeunesse, que celle des Lisettes, du vin bleu, du caveau, des chansons de M. Désaugiers et des toasts... à l'indépendance de la Grèce. Quant à moi, je le déclare, si vous appelez être vieux avant l'âge avoir en profonde horreur cette jeunesse turbulente qui, comme le gamin de Paris, fête le dimanche par ivrognerie, et cherche l'émeute par amour du tapage, je suis vieux, je suis caduc, car je n'ai que dégoût pour cette folie qu'on veut bien nommer jeunesse; et quand je serai quelque chose dans le gouvernement...

MADELEINE, qui est entrée sans être vue, l'interrompant.

Me trouvez-vous bien ainsi?

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADELEINE, en costume de promenade.

MADELEINE.

Vous ne répondez pas.

OLIVIER.

Charmante!

MONTBEL.

Comment! vous sortez seule, mon enfant?

MADELEINE.

Olivier avait accepté pour nous deux une invitation, mais il ne peut, dit-il, m'accompagner.

MONTBEL.

Ainsi, nous ne vous verrons plus de la journée?

MADELEINE.

Olivier a exigé...

OLIVIER.

Oh! j'ai exigé... c'est là, ma chère Madeleine, une singulière traduction de ma pensée!

MADELEINE, dénouant les brides de son chapeau.

Me permettriez-vous donc de rester près de vous?

OLIVIER.

Non, ma chère enfant; il est essentiel... Le docteur vous dira, comme moi, que vous êtes trop casanière, qu'il faut courir, respirer les parfums des algues marines, sentir souffler dans vos cheveux le vent frais qui vient de la haute mer, gravir des falaises et rentrer ici harassée pour que le sommeil revienne à vos paupières brûlantes et les roses à vos joues pâlies, chère petite malade!

MADELEINE.

Est-ce vrai, docteur?

MONTBEL, qui regarde Olivier.

Oui, mon enfant, de l'exercice, beaucoup d'exercice; fati-

guez le corps pour laisser l'esprit en repos; voilà précisément ce que je disais à Olivier.

MADELEINE, à Olivier.

Eh bien, mon ami, couronnez vos bonnes paroles par une bonne action. Olivier, je vous en conjure, accompagnez-moi!

OLIVIER.

Ah! que je le voudrais! Mais, je vous l'ai dit, une affaire grave me retient chez moi...

MADELEINE, suppliant.

Olivier!..

OLIVIER, sèchement.

Oh! n'insiste pas...

MADELEINE.

Est-ce ma faute, à moi, si la solitude me pèse et si tout plaisir me semble importun quand il n'est point partagé. Seule, la mer n'a plus de doux bruits, les fleurs, plus de parfums, les oiseaux, plus de chansons. Pour s'enivrer complétement aux grands spectacles de la nature, il faut être deux; il faut trouver dans un autre les sensations dont notre cœur est plein; il faut sentir, en s'appuyant sur un bras aimé, l'émotion déborder en nous et confondre nos âmes dans un seul et même embrassement. Alors on n'est plus deux, on n'est plus qu'un seul être qui, dans le silence de son cœur, fait monter aux pieds de Dieu ses actions de grâce et de reconnaissance. Il fut un temps, Olivier, où vous disiez cela vous-même, parce qu'il fut un temps où vous m'aimiez.

OLIVIER.

Encore!.. Mais dites-lui donc, docteur, combien elle a tort et combien ses reproches sont injustes!

MADELEINE.

Non, ne dites rien... Pardonnez-moi... oui, je suis injuste! oui, je suis une pauvre folle, et je me promets sans cesse de ne rien laisser percer de mes craintes ridicules. Mais que voulez-vous? j'ai tellement peur de voir s'amoindrir l'affection que vous m'avez jurée... (Mouvement d'Olivier.) Pardon!.. (Après un silence.) N'est-ce pas, que vous m'aimez encore?

OLIVIER, souriant.

Mais oui, mille fois oui, chère petite folle!

MADELEINE.

Vous ne me le dites plus.

OLIVIER.

Je t'aime!

MADELEINE.

Olivier!..

OLIVIER.

Ah! tu seras en retard.

MONTBEL.

Pauvre enfant!

MADELEINE.

Au revoir, docteur.

MONTBEL.

Nous causerons de vous.

MADELEINE, lui serrant la main.

Merci... A bientôt, Olivier.

OLIVIER.

J'irai te rejoindre; ne reviens pas sans moi... A bientôt! (La reconduisant.) Et plus de vilaines idées!

MADELEINE.

Non.... plus jamais. (A Olivier en regardant Montbel.) Pensez à moi!...

SCÈNE III.

OLIVIER, MONTBEL, puis HENRI, au dehors.

MONTBEL, à Olivier qui envoie un baiser à Madeleine.

A la bonne heure donc! Voilà comme je vous veux.

OLIVIER.

Alors, docteur, vous êtes content de moi?...

MONTBEL.

Si je suis content!

OLIVIER.

Vous croyez?...

MONTBEL.

Je crois que vous êtes entré dans une voie meilleure, et j'en suis heureux; je crois que vous voulez m'aider à sauver cette douce créature, et je vous en remercie.

OLIVIER.

Docteur, vous êtes un vieil enfant!

MONTBEL.

Hein?

OLIVIER.

Docteur, nous sommes aujourd'hui le 20 juillet 1843, n'est-ce pas?

MONTBEL.

Oui.

OLIVIER, tirant sa montre.

Il est deux heures vingt minutes... Eh bien, dans neuf heures quarante minutes d'ici, c'est-à-dire ce soir, à minuit, j'aurai vingt-cinq ans.

MONTBEL.

Qu'est-ce que cela veut dire?

OLIVIER.

Cela veut dire, cher docteur, qu'à partir de demain je suis un autre homme, et que je jette ce que, vous qui êtes un peu poëte, vous appelleriez la robe de ma jeunesse, sur la route du passé.

MONTBEL.

C'est à mon tour de ne pas comprendre.

OLIVIER.

Mon cher docteur, grâce à la baronne, votre ennemie intime, mais que j'aime parce qu'elle m'est utile, j'ai pu étudier mon temps et voici ce que j'y ai observé : les gens qui veulent arriver à quelque chose, — et votre ami Séchard est de ces gens-là, — doivent renoncer de bonne heure aux fougues, aux désordres de la jeunesse, à cette luxuriance de séve, pardonnez-moi le barbarisme, qui bout dans les veines des échappés de collége; aussi j'ai pris le parti de régler méthodiquement ma vie, comme je règle ma montre chaque soir, avant de me mettre au lit. Jusqu'à ce qu'il ait vingt-cinq ans, un jeune homme doit faire parler de ses fredaines. J'ai eu deux maîtresses: l'une qui m'enseigna la vie, l'autre qui fixait sur moi l'attention. « Tiens! cette belle fille l'a remarqué, » dit-on; puis plus tard, quand vous êtes marié, votre belle-mère est assurée de votre sagesse à venir par vos folies passées, et votre imbécile de beau-père n'est pas fâché de pouvoir dire avec son gros rire bête: « Ce coquin d'Olivier! » C'est un texte à plaisanteries qui lui tient lieu d'occupation. Donc, jusqu'à vingt-cinq ans, un Mentor en jupon et une belle maîtresse sont aussi nécessaires à un vrai gentleman qu'un bon tailleur et un cheval pur sang. Mais arrivé à cet âge critique où il lui faut songer à son établissement, comme disent messieurs les notaires, il doit couper ses moustaches et abandonner sa maîtresse avec la même tranquillité d'esprit qu'il endosse son paletot, quand les derniers rayons de soleil annoncent le retour de l'hiver.

MONTBEL.

Ainsi donc, et si je vous comprends bien, vous allez vous séparer de Madeleine?...

OLIVIER.

Mais parfaitement.

MONTBEL.

C'est odieusement brutal.

OLIVIER.

Mais non, docteur, effet d'optique... tout cela dépend du point de vue. C'est brutal! parce que je vous le dis avec franchise; si j'employais les précautions oratoires et les hypocrisies de langage, vous me serreriez la main avec attendrissement et vous me donneriez raison. La forme! comme dit Bridoison, laaa forme!... voilà tout le secret de la diplomatie.

MONTBEL.

Et vous prétendez...

OLIVIER.

Je prétends tout bonnement que, dans cinq ans, Olivier Séchard soit consul, préfet, ou tout au moins attaché d'ambassade, et je pose aujourd'hui, dans un dîner que je donne, la première pierre de l'édifice de ma fortune. (On entend au dehors le chant

des pêcheurs. Sur ce, voulez-vous me permettre de m'occuper de mon menu?...

MONTBEL.

Faites.

OLIVIER, à la terrasse hélant un pêcheur au dehors.

Hé! l'homme! l'homme au caban! le pêcheur!... oui, toi, viens donc un peu ici!

UNE VOIX, au dehors.

C'est à moi que vous faites l'honneur de parler, Monsieur?

OLIVIER.

Eh! pardieu! à qui donc?

LA VOIX.

Ah!...

OLIVIER.

Sais-tu un endroit où l'on puisse pêcher un magnifique turbot?

LA VOIX.

Oui, Monsieur.

OLIVIER.

Où cela?

LA VOIX.

Dans la mer.

OLIVIER.

Je crois que le drôle se moque de moi. Et où perches-tu donc?

LA VOIX.

Là-bas, derrière ce petit promontoire qui vous cache la terre de France.

OLIVIER.

Et tu t'appelles?...

LA VOIX.

Henri-Emmanuel Maximilien, marquis de Castel-Gonthier.

MONTBEL, s'élançant à la terrasse.

Le marquis!

HENRI, toujours en dehors.

Tiens, c'est vous... Bonjour, docteur.

OLIVIER.

Oh! Monsieur, que d'excuses je vous dois pour ma sotte méprise!...

HENRI.

Pourquoi donc, Monsieur?

OLIVIER.

Encore une fois, je suis confus...

HENRI.

Mais non, vous me désobligeriez en insistant là-dessus. Tenez, en gage de réconciliation, acceptez un de ces excellents cigares, hein?... le vôtre me semble bien mauvais.

OLIVIER.

Permettez que je descende...

Digitized by Google

HENRI.

Du tout, je vais monter.

OLIVIER.

La rampe à droite.

HENRI.

Merci, j'ai la jambe assez nerveuse pour vous allez retrouver d'un bond; tiens ferme, Léonard... Hop!... m'y voici!... (Il escalade la terrasse et s'assied sur la balustrade.) La main, docteur!... Monsieur, je vous salue... Avez-vous du feu?...

OLIVIER.

C'est une ascension bien périlleuse que vous avez faite là!

HENRI.

Bah!.. si j'ai la jambe nerveuse, Léonard a le poignet solide. A propos, que je vous le présente... (Désiguant la barque où se trouve Léonard qu'on ne voit pas.) Monsieur Léonard Fortin, un camarade de collége, presque un frère. Il m'eût, en cas d'accident, rattrapé à bras tendu. Et puis, que voulez-vous... je n'ai jamais aimé que trois choses dans ma vie: la gymnastique, le vin de Bourgogne et les femmes blondes. Or, dans ce pays, toutes les femmes sont brunes, le vin de Bourgogne ne s'y conserve pas; il ne me reste donc que la gymnastique, et vous voyez que j'en use.

MONTBEL.

Et si vous vous étiez cassé le cou, vous aviez là votre vieil ami le docteur Montbel dont vous ne parlez pas.

HENRI.

Vous, redonnez-moi la main; vous êtes le seul homme de France auquel je pardonne d'être un savant. La science en a rendu d'autres bêtes; elle vous a laissé bon!.. ce qui prouve que vous avez une organisation diantrement solide!

MONTBEL.

Allons, éteignez pour un instant le feu d'artifice de vos paradoxes, et dites-moi ce que signifie ce déguisement?

HENRI.

Ce n'est pardieu pas un déguisement, c'est mon vrai costume jusqu'à nouvel ordre. Vivre sur la mer et sous le soleil, dormir au murmure de la vague qui vous berce, rêver couché au fond d'une barque sous le ciel étoilé, m'a toujours semblé l'une des plus mystérieuses voluptés qui soient réservées à l'homme heureux; cette volupté, j'ai voulu la connaître, j'ai acheté une barque, j'ai choisi mon ciel, et depuis quinze jours je fais de mon rêve une bonne réalité.

OLIVIER.

Et vous ne consentiriez pas, monsieur le marquis, à quitter un instant votre nouvel état pour prendre votre part d'un dîner d'amis que je donne?..

HENRI.

Et pour lequel il vous manque un turbot!

OLIVIER.

Ah! prenez garde, maintenant, si vous me refusez, je croirai que vous me tenez rancune de ma ridicule méprise.

HENRI.

A Dieu ne plaise... j'accepte! seulement comme vos amis pourraient trouver mon costume un peu trop pittoresque, je vous demanderai la permission d'en aller changer.

OLIVIER.

Faites donc, mais faites vite.

HENRI.

A tout à l'heure.

OLIVIER.

Comment! vous redescendez par là?

MONTBEL.

Henri, prenez garde!..

HENRI

Soyez donc tranquille. (Revenant au moment de disparaître.) Je vais vous envoyer votre poisson. (Il saute dans la barque et disparaît.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, MONTBEL.

MONTBEL.

Voilà un brave cœur et un cœur vraiment jeune!

OLIVIER.

Est-ce qu'il n'est pas le fils du marquis de Castel-Gonthier qui s'est rallié en 1832, après avoir pendant deux ans boudé le gouvernement?

MONTBEL.

Oui, le vieux marquis a compris, dans la loyauté de son cœur, que l'on n'avait pas le droit de priver son pays des secours de son intelligence, de ses capacités, sous le ridicule prétexte d'antipathies personnelles. Il s'est donc rallié franchement, par devoir, et son fils va, dit-on, être nommé à un poste diplomatique de la plus haute importance.

OLIVIER, avec intérêt.

Ah! vraiment!

MONTBEL.

A part ses excentricités de langage et ses paradoxes qu'on pardonne volontiers à sa jeunesse, et qui, chez lui, ne sont peut-être qu'un charme de plus, le marquis est un homme remarquable. C'est d'ailleurs la meilleure, la plus loyale nature que je connaisse. Possesseur d'une immense fortune, il ne s'en souvient que pour les autres; il est réellement la providence de ceux qui l'entourent et se trouve si complétement heureux de bien faire, qu'il ne croit aux méchants que comme à des monstruosités sociales... (S'arrêtant au mouvement d'Olivier.) Encore votre satané sourire...

OLIVIER, lui prenant le bras et souriant toujours.

Nous disions donc, docteur, qu'on doit régler sa vie comme on règle ses repas, comme on fait ses études, comme on apprend le latin. L'astuce, l'ordre et l'esprit de conduite, cher docteur, sont autrement utiles pour arriver à tout, que la bonté, la science et le génie. L'heure du sacrifice va sonner, et, dans l'intérêt de mon avenir, hésiter serait plus qu'une faute, ce serait une sottise.

MONTBEL.

Mais, malheureux enfant! Madeleine n'est pas la première venue, et vous ne pouvez, vous ne devez pas agir avec cette nature distinguée et charmante comme vous le feriez avec une grisette éhontée.

OLIVIER, riant.

Pourquoi ne me conseillez-vous pas tout de suite de l'épouser?

MONTBEL.

Eh! mais... vous ne feriez déjà peut-être pas si mal!

OLIVIER.

Bon docteur! et les souvenirs! et le passé! Tenez, pour vous citer encore mon auteur, la baronne m'a souvent raconté une fable que je vais vous remettre en mémoire : La fable du rocher de Sisyphe.

MONTBEL.

Qu'ont à faire dans tout ceci Sisyphe et son rocher?

OLIVIER.

La mythologie nous dit, n'est-ce pas, que Sisyphe, fils d'Éole, ayant infesté la Grèce de ses brigandages, fut condamné au supplice éternel de rouler sans cesse au haut d'une montagne aride un morceau de rocher qui sans cesse retombait.

MONTBEL.

Oui. Après?..

OLIVIER.

Eh bien, pour l'homme qui se marie dans les conditions que vous me proposez, sa femme devient le rocher de ce nouveau et malheureux Sisyphe. Il a cru accomplir, cet homme, un grand acte de réparation sociale, il n'a fait qu'une insigne folie, un trait de donquichottisme ridicule dont il ne tardera pas à être la victime. Rappelez-vous le mot si profond de George Sand sur Marion Delorme : « Si Didier, disait-elle, pardonne à Marion, c'est qu'il va mourir! » En effet, l'homme qui a à combattre le passé de sa femme tente une lutte impossible. La société peut accueillir l'épouse, elle peut même oublier ce qu'elle a été, lui s'en souvient toujours; plus il l'aimera, plus elle sera digne de son estime, plus le fantôme du souvenir se placera entre elle et lui pour empoisonner son plus doux bonheur. Il se taira sans doute, s'il a du cœur, mais ses regards, sa pâleur, ses colères sourdes, tout le trahira. Sa femme le comprendra et se taira de son côté, et dès lors s'é-

tablira entre ces deux êtres une lutte muette, le plus cruel de tous les supplices, parce qu'il est sans épanchement. En un mot, pour cet homme, le passé de sa femme sera le rocher de Sisyphe, que chaque matin le malheureux roulera au haut de la montagne et qui chaque soir retombera sur lui jusqu'au jour où il l'écrasera... Voilà, mon ami, l'histoire des mariages impossibles, voilà pourquoi je n'épouserai jamais Madeleine.

MONTBEL.

C'est tout simplement un cours d'égoïsme que vous me faites là.

OLIVIER.

Je vous ai dit, docteur, que je ne suis pas un jeune homme; je suis seulement un homme qui veut arriver.

MONTBEL.

Quel avenir vous préparez-vous, malheureux! Vous étouffez votre jeunesse qui prendra sa revanche; elle vous saisira à la gorge comme elle a saisi Ribeaupierre, quand il ne sera plus temps; alors vous regretterez, comme il le fait, vos belles années perdues; vous vous teindrez les cheveux, vous ferez l'aimable auprès des femmes, vous mettrez un corset, vous vous croirez charmant, et vous ne serez, comme il l'est lui-même, qu'un clown grotesque bafoué par tout le monde.

OLIVIER.

Ici, je vous arrête, cher docteur; je ne puis vous permettre d'attaquer ainsi Ribeaupierre: c'est le marchepied que j'ai choisi.

MONTBEL.

Ribeaupierre?

OLIVIER.

Un homme charmant, comme vous l'avez dit.

MONTBEL.

Souverainement ridicule!

OLIVIER.

Cinquante mille livres de rentes!

MONTBEL.

Amassées à vendre de la pommade.

OLIVIER.

Père d'une fille fort bien élevée.

MONTBEL.

Ah!...

OLIVIER.

Fille unique!

MONTBEL.

Comme son père...

OLIVIER.

Que j'ai rencontrée hier au Casino.

MONTBEL.

Bien!

OLIVIER.

Et dont Ribeaupierre ne demande pas mieux que de se débarrasser pour reconquérir son entière liberté.

MONTBEL.

Ribeaupierre est un...

OLIVIER, l'interrompant.

Je l'attends ce matin.

MONTBEL.

C'est pour lui le dîner d'aujourd'hui?

OLIVIER.

Comme vous dites.

MONTBEL.

Et voilà pourquoi vous avez éloigné Madeleine?

OLIVIER.

Vous y êtes.

MONTBEL, avec chagrin.

Non, pardonnez-moi, je n'y suis plus!

RIBEAUPIERRE, au dehors.

Deux louis si tu retrouves ses traces! dix louis si tu me la ramènes.

OLIVIER.

Est-ce que ce n'est pas...?

MONTBEL.

Oh! mon Dieu si, c'est votre beau-père.

SCÈNE V.

LES MÊMES, RIBEAUPIERRE.

RIBEAUPIERRE, s'essuyant le front avec précaution.

Bonjour, docteur! (A Olivier) Bonjour, cher!

OLIVIER.

Que vous arrive-t-il donc?

RIBEAUPIERRE.

Oh! une aventure adorable! La femme la plus ravissante... je crois bien, du reste, qu'elle m'a remarqué, et, comme j'allais lui adresser la parole, une aimable rougeur vint colorer son front; mais nous sommes séparés par un cuistre, très-bon cavalier d'ailleurs, dont la monture me fait pirouetter, et pendant ce temps ma nymphe s'était enfuie comme une biche effarée.

MONTBEL.

N'est-il pas honteux à votre âge, à cinquante ans!...

RIBEAUPIERRE.

Permettez, permettez, cher ami, je n'ai pas cinquante ans: ma femme m'a tenu en chartre, et en chartre privée, pendant vingt années de ma vie... vingt années, pendant lesquelles je n'ai pas vécu; de cinquante, ôtez vingt, reste trente... j'ai trente ans.

OLIVIER.

Il y a longtemps, Monsieur, que vous avez perdu madame de Ribeaupierre?

RIBEAUPIERRE.

Deux ans, Monsieur; deux longues années pendant lesquelles je n'ai cessé de pleurer cette perte cruelle. C'était un trésor, Monsieur: sage, rangée, économe! Ah! aussi, je ne vous cache pas que depuis que j'ai eu le malheur de la perdre, je suis le plus heureux des hommes.

MONTBEL.

Ah! Ribeaupierre!

RIBEAUPIERRE.

Mon Dieu! pourquoi feindre? pourquoi taire la vérité, hein? J'ai commencé par vous faire l'éloge de ma pauvre défunte; maintenant qu'il me soit permis de vous dire que la vie de ménage a bien aussi ses désagréments... (A Olivier.) Je ne dis pas ça pour vous en dégoûter... Ah! vous feriez un si joli gendre! D'ailleurs, Athénaïs est une exception. La chère enfant n'a pas hérité de la ladrerie de sa mère, allez; elle ne regrette qu'une chose, la bonne petite, c'est qu'on ne puisse pas mettre une quinzaine de robes les unes sur les autres.

MONTBEL.

C'est très-joli sans doute... mais ne craignez-vous pas de nuire à votre enfant en parlant d'une façon si inconsidérée?

RIBEAUPIERRE.

Bah! cinquante mille livres de rentes, même en perspective, rachètent bien des petits caprices... Et puis, monsieur Olivier, ce cher Olivier, si je puis m'exprimer ainsi, a trop d'esprit pour ne pas comprendre les fantaisies de celle qui l'a tout de suite distingué.

MONTBEL.

Vous donnez ça comme une garantie?..

RIBEAUPIERRE.

Mais!...

OLIVIER, les interrompant.

D'ailleurs, votre adorable fille est une enfant que je me plairai à diriger, et, j'en suis sûr, elle écoutera mes leçons.

RIBEAUPIERRE.

Oh! prenez garde! Je suis un honnête homme, et ne vous tromperai sur quoi que ce soit; vous ne la dirigerez guère...

OLIVIER.

Je saurai tenir les rênes de telle sorte...

RIBEAUPIERRE.

Prenez garde, vous dis-je... car, pour vous suivre dans votre comparaison, vous pourriez bien, en tenant les rênes trop serrées, faire verser votre fiacre conjugal dans quelque ornière de la route.

OLIVIER.

Oh! mes conseils seront tout bienveillants et paternels... puis l'honneur de m'unir à un homme de votre beau caractère, qui porte un nom si distingué dans la noblesse du pays...

RIBEAUPIERRE.

Aïe! aïe!

OLIVIER.

Qu'y a-t-il?

RIBEAUPIERRE.

Pardon... j'ai encore une toute petite confidence à vous faire.

OLIVIER.

Une confidence?...

RIBEAUPIERRE.

Oui. J'ai promis de ne pas vous tromper. D'ailleurs, il faudrait toujours vous le dire... donc, je vais vous tout apprendre: je ne m'appelle pas de Ribeaupierre... mais simplement Pierre Ribeau.

MONTBEL.

Comment?

RIBEAUPIERRE.

C'est une fantaisie d'Athénaïs. Chère enfant! elle trouve que cela fait mieux sur une carte de visite. Quant à moi, vous comprenez, je n'en suis pas fâché; la particule donne l'air comme il faut et pose bien auprès des femmes.

OLIVIER, voyant venir Madeleine.

Madeleine!..

RIBEAUPIERRE.

Hein?

MADELEINE, pâle et agitée.

Quelle rencontre!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADELEINE.

OLIVIER, allant à elle.

Qu'avez-vous donc? (A Ribeaupierre.) Pardon, permettez, monsieur de Ribeaupierre, que je dise quelques mots à Madame.

RIBEAUPIERRE, saluant.

Tout aux ordres de la beauté. (Lorgnant.) Ah! mon Dieu!

MONTBEL.

Qu'est-ce donc?

RIBEAUPIERRE.

C'est elle, docteur, ma belle inconnue, celle qui m'a souri, qui m'a remarqué... elle aura appris que j'étais entré ici...

MONTBEL.

Mais taisez-vous donc.

RIBEAUPIERRE.

Comment!.. Est-ce que... ah bah!.. (Il remonte avec le docteur.)

OLIVIER, durement à Madeleine.

Est-ce ainsi que vous observez mes prières, mes recommandations, Madeleine?

MADELEINE.

Mon ami...

OLIVIER.

J'avais mes raisons pour vous éloigner aujourd'hui... raisons que je vous ai tues par égard pour vous.

MADELEINE, tremblante.

Qu'est-ce donc que ce Monsieur?

OLIVIER.

Mon Dieu! c'est... c'est un ami de ma mère... .

MADELEINE.

Ah!

OLIVIER.

Vous savez quelle est la rigidité de ses principes, et votre présence dans ma maison au moment où...

MADELEINE.

Olivier, épargnez-moi!..

OLIVIER.

Eh! Madame, épargnez-vous vous-même.

MADELEINE.

Olivier, vous me brisez le cœur; mais croyez que je ne serais pas ici sans un incident grave.

OLIVIER.

Un incident?..

RIBEAUPIERRE, s'avançant.

Mais présentez-moi donc, très-cher!

OLIVIER, bas, à Madeleine.

Chut! (Haut.) Monsieur de Ribeaupierre... (Faisant mine de reconduire Madeleine.) Et maintenant...

RIBEAUPIERRE.

Pardon! Permettez-moi alors d'achever ma présentation. Je suis, belle dame, l'un des plus assidus habitués du turf et des sports; grand admirateur de l'Opéra les jours de ballet; j'ai cinquante mille livres de rente, cinq chevaux dans mes écuries, et mes trente-deux dents.

MONTBEL.

Ribeaupierre!

RIBEAUPIERRE, bas.

Laissez donc : il ne m'avait pas dit... C'est charmant... vous comprenez, quand ma fille... et puis le mariage... tout cela...

MADELEINE.

Sa fille!... un mariage!

RIBEAUPIERRE.

Hein? qui est-ce qui a dit? Non pas, belle dame, je ne suis pas marié; je suis un jeune homme complétement sans famille.

MONTBEL, qui voit l'embarras de Madeleine.

Allons, Ribeaupierre, vous savez que je vous attends.

RIBEAUPIERRE.

Je m'en vais... je m'en vais... (Bas, à Olivier.) J'espère que vous êtes content de moi. (A Madeleine.) Si l'Italie est le jardin de l'Europe, vous en êtes assurément la plus belle fleur!

MONTBEL, lui mettant son chapeau sous le nez.

Voici votre chapeau.

RIBEAUPIERRE, bas, à Olivier.

Heureux coquin! la friponne est charmante! (Il sort avec le docteur.)

SCÈNE VII.

MADELEINE, OLIVIER.

OLIVIER.

Ah! tenez, Madeleine, la vie commune devient impossible entre nous. Vous voyez que d'ennuis, de chagrins, et ma famille... ma mère...

MADELEINE, le cœur gros de larmes.

Plus tard, Olivier, plus tard vous me ferez cette querelle que vous désirez depuis longtemps, que j'avais évitée jusqu'ici, et que vous commencez en ce moment... laissez-moi d'abord vous dire les dangers qui nous menacent.

OLIVIER.

Les dangers!... quels dangers?

MADELEINE.

Olivier, le Piémont n'est pas si loin de la Russie que le prince Traschkine n'ait su trouver nos traces.

OLIVIER.

Le prince?

MADELEINE.

Il est à Nice : sur la route, il a croisé ma voiture, et je n'ai pu lui échapper qu'en rentrant ici par un détour.

OLIVIER.

Le prince!

MADELEINE.

Il faut fuir... fuir à l'instant. La colère du prince sera terrible, et votre conduite ne la justifie que trop. Il n'oubliera pas que vous êtes son ancien secrétaire.

OLIVIER.

Et vous... son ancienne maîtresse.

MADELEINE.

Ah! Olivier! Pourquoi me souffletez-vous ainsi?.. Pourquoi me rappeler ce souvenir douloureux? Ce n'est pas par jalousie que vous le faites... et le prince...

OLIVIER.

Eh! qui me dit, Madame, que ce n'est pas vous qui l'avez amené ici?

MADELEINE.

Qui vous le dit?.. Vous-même... vos souvenirs... vos remords... Pensez-vous que j'aime assez ma propre honte, cette honte qui me vient de vous, pour en vouloir rougir sous le regard d'un honnête homme?

OLIVIER.

C'est cela... défendez-le.

MADELEINE.

Oui, je le défendrai; car il fut toujours un ami loyal et généreux... Pour qui l'ai-je lâchement trahi?.. je n'avais reçu dans sa maison, où je fus recueillie enfant, que prévenances et bons soins, et je l'ai abandonnée cette maison, en secouant la poussière de mes pieds. Lui a le droit de me demander compte de ma vie, lui a le droit de me frapper au visage en me disant : Malheureuse! et vous qui devriez me protéger et me défendre... c'est vous qui m'insultez, vous qui me foulez aux pieds!..

OLIVIER.

Et pourquoi donc alors m'avez-vous suivi?

MADELEINE.

Oh! que Dieu vous pardonne cette parole, Olivier! Avez-vous oublié déjà vos larmes et vos protestations? Votre mort devait suivre mon refus. Vous pleuriez, vous dis-je, et je vous crus!.. C'est si bon de croire!.. de se sentir aimée!... Et c'est vous!.. (Fondant en larmes.) Ah! je suis bien malheureuse!...

TRASCHKINE, qui est entré sur les derniers mots.

Vous êtes malheureuse, mon enfant!

MADELEINE.

Ah!

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LE PRINCE TRASCHKINE.

TRASCHKINE, très-calme, s'adressant à Madeleine sans regarder Olivier.

Je vous demande pardon d'avoir pris la liberté de me présenter chez vous, sans me faire annoncer, mais je pars aujourd'hui même, et j'ai cru pouvoir passer par-dessus les convenances pour arriver jusqu'à vous.

MADELEINE.

Ah! combien je suis coupable!

TRASCHKINE.

Ce ne sont point des reproches que je viens vous faire; ce sont des conseils que je veux vous donner... ce sont des renseignements que je viens prendre... Madeleine, vous êtes malheureuse?...

MADELEINE.

Moi!...

TRASCHKINE.

Vous êtes malheureuse?..

MADELEINE.

Non, Monseigneur.

TRASCHKINE.

Non?..

MADELEINE.

Non.

TRASCHKINE.

Alors, pardonnez; si vos larmes proviennent de ma présence, pardonnez-moi... ce sont les premières, je crois... ce seront les dernières, je vous le jure.

MADELEINE.

Monseigneur !..

TRASCHKINE.

C'est avec mon secrétaire, n'est-ce pas, que vous avez quitté mon château?... C'est ce que je regrette le plus pour vous, ma pauvre enfant... cet homme est une nature étroite, mesquine et complétement inférieure à la vôtre.

OLIVIER.

Prince... vous oubliez que je suis là.

TRASCHKINE.

Pardon, Monsieur, je ne vous connais pas.

OLIVIER.

Votre Excellence ne peut avoir perdu si complétement mon souvenir, qu'elle ne se rappelle au moins mes traits.

TRASCHKINE.

Je vous répète, Monsieur, que je ne vous connais pas.

OLIVIER.

Je suis Olivier Séchard, votre ancien secrétaire, l'amant de Madeleine... me connaissez-vous maintenant?..

TRASCHKINE.

Pas davantage!..

OLIVIER.

Vous ne...

TRASCHKINE.

Lorsque j'ai fait une mauvaise connaissance, je m'empresse de l'oublier.

OLIVIER.

De telles paroles...

TRASCHKINE.

Auriez-vous à vous plaindre de moi, par hasard?.. ce serait curieux!..

MADELEINE.

Monseigneur!..

TRASCHKINE.

Encore pardon, mon enfant; par égard pour vous, je ne prolongerai pas un entretien qui doit vous être pénible... Je pars; mais si, ce que je crois, la chaîne que vous fait porter monsieur Séchard est trop lourde... souvenez-vous qu'il y a dans mes domaines un petit château que vous aimiez autrefois, et qui vous appartient aujourd'hui.

MADELEINE.

Prince!..

TRASCHKINE.

Oh! ne craignez rien, je ne viendrai jamais vous y troubler. Adieu!..

HENRI, au dehors.

Mais viens donc, que diable!.. je te dis que tu seras admirablement reçu.

TRASCHKINE, qui était remonté.

Le marquis de Castel-Gonthier!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRI, CHRISTIERN, puis RIBEAUPIERRE et INVITÉS.

HENRI.

Vous ici, prince, vous à Nice!.. Ah! monsieur Séchard, combien je vous sais gré d'avoir amené cette bonne rencontre!.. (Au prince.) Nous ne nous sommes pas vus, je crois, depuis le jour où vous faisiez courir Pomaré, la charmante bête!... Êtes-vous pour longtemps à Nice?..

TRASCHKINE.

Je pars à l'instant.

HENRI.

Comment, vous n'êtes pas des nôtres?..

TRASCHKINE.

C'est impossible.

HENRI.

Ah! par exemple, c'est ce qu'il faudra voir!.. Monsieur Séchard, barricadez vos portes pour retenir ce cher hôte!.. (Apercevant Madeleine) Oh!.. pardon, Madame!.. Cher monsieur Séchard, vous m'avez mis en défaut près de Madame... je ne lui ai pas été régulièrement présenté, et cependant je compte sur son éloquence pour enchaîner notre prisonnier.

MADELEINE.

Monseigneur sait bien qu'on doit tenir à honneur de le garder parmi nous. (Elle salue, traverse le théâtre et rentre dans l'habitation de droite.)

OLIVIER.

Mais dans la crainte de gêner son Excellence, nous n'insistons pas.

HENRI, à lui-même.

La froideur d'un côté, de l'autre, la colère!.. diable!.. j'ai fait une bêtise!... (Ribeaupierre entre à la tête de quelques jeunes gens.)

RIBEAUPIERRE.

Par ici, Messieurs... (A Olivier.) Mon cher gendre, mon cher Olivier, veux-je dire, je vous amène des convives. (Aux arrivants.) Monsieur Séchard, Messieurs, un homme charmant qui sera quelque jour député, et qui sait? peut-être plus encore.

HENRI, à Traschkine.

Quel est cet original?..

TRASCHKINE.

Je ne sais, c'est à peine si je connais monsieur Séchard lui-même.

RIBEAUPIERRE, les apercevant.

Le prince Traschkine et le marquis de Castel-Gonthier!

HENRI.

Vous me connaissez, Monsieur?..

RIBEAUPIERRE.

J'ai eu souvent l'honneur de voir Monseigneur et monsieur le marquis dans ma bouti... je veux dire à l'ambassade ottomane.

HENRI, saluant.

Monsieur...

RIBEAUPIERRE.

Avec de tels amis, monsieur Séchard, on arrive à tout, telle est mon opinion.

TRASCHKINE, à Henri, en lui serrant la main.

Marquis, nous nous reverrons à Paris.

HENRI.

Avant votre départ, cher prince, permettez-moi de vous présenter mon ami Christiern, l'un des plus nobles caractères de la Hongrie... (Faisant la présentation.) Le comte Christiern... le prince Traschkine... (Traschkine salue très-poliment, Christiern s'incline à peine et, remettant son chapeau, tourne le dos et se prépare à sortir.) Eh bien, qu'y a-t-il encore?

CHRISTIERN, aux jeunes gens qui veulent le retenir.

Pardon, Messieurs... je n'ai pas été personnellement invité à cette réunion, j'étais de passage au milieu de vous... oubliez l'importun qui vous a troublé et permettez-moi de me retirer.

HENRI.

Christiern...

CHRISTIERN.

Messieurs... je vous salue!

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins CHRISTIERN.

HENRI.

J'espère, Messieurs, que personne ne se blessera des paroles et des actes de mon ami... (A Christiern, qui s'éloigne et qu'on ne voit plus.) Christiern, attends-moi donc!.. (A part.) Ah! je vais bien, moi, aujourd'hui!.. (Haut.) C'est le meilleur et le plus loyal des hommes, voyez-vous; mais le malheur rend injuste et ombrageux; on doit donc lui pardonner beaucoup.

OLIVIER.

Mais personne ne pense à l'accuser, monsieur le marquis, car personne n'avait à se blesser des paroles et de l'action du comte Christiern... personne, excepté le prince Traschkine, qui a prudemment agi en ne relevant pas le gant jeté. (Silence glacial.)

TRASCHKINE.

C'est vrai, Monsieur, j'ai prudemment, et je crois pouvoir ajouter honorablement agi. Comme je n'étais pas personnellement en cause, j'ai pu avoir l'air de ne pas comprendre. J'ai,

comme vous l'avez si bien dit, prudemment agi; mais ne croyez pas que pour cela je renonce à relever une insulte, même quand elle me vient d'un drôle comme vous. (Madeleine rentre.)

OLIVIER.

Monsieur!...

TRASCHKINE.

Vous m'appeliez Monseigneur autrefois... l'avez-vous oublié?.. Je demande pardon à Madame... à ces Messieurs, d'être sorti un instant des bornes de la courtoisie. Quant à vous, je n'ai qu'un mot à vous dire : Je retarde mon départ de vingt-quatre heures... et j'attends vos témoins à mon hôtel.

OLIVIER.

C'est bien. (Traschkine sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins TRASCHKINE, puis LÉONARD.

OLIVIER.

Allons, Messieurs, ce fâcheux incident ne doit pas nous troubler plus longtemps... Venez, nous sommes servis... (Les convives entrent dans l'habitation. Henri est remonté à la terrasse.)

HENRI, appelant.

Léonard!..

OLIVIER.

Que faites-vous, monsieur le marquis?

HENRI.

J'appelle Léonard, qui pare notre bateau.

LÉONARD, paraissant au haut des marches qui descendent à la mer.

Que veux-tu?

HENRI.

Appareille, nous reprenons la mer. (Léonard disparaît.)

OLIVIER.

Comment!.. vous voulez...

HENRI.

Cher monsieur Séchard, ne retenez pas un trouble-fête de ma sorte. Depuis que j'ai posé le pied sur votre sol hospitalier, j'ai marché de maladresses en sottises, et je ferais à votre table une déplorable figure. Franchement, après avoir mis tout le monde en fuite, je n'ai plus qu'à me sauver moi-même. Au revoir, donc, et si je ne couronne pas mes bévues d'aujourd'hui par une noyade en pleine mer, venez me trouver quand je serai ministre... je tâcherai de me faire pardonner.

LÉONARD, du dehors.

Je t'attends!...

HENRI.

Me voici!.. (Saluant Madeleine.) Madame... (A Olivier.) Ne me reconduisez pas!.. (Il descend les marches; alors qu'on ne le voit plus :) Allons, bien, j'ai perdu mon chapeau!

SCÈNE XII.

OLIVIER, MADELEINE.

MADELEINE, arrêtant Olivier, qui, sans lui adresser la parole, se dirige vers l'habitation.

Où allez-vous?

OLIVIER.

Vous le voyez, je vais rejoindre mes convives.

MADELEINE.

Ainsi, vous n'avez rien à me dire?...

OLIVIER.

Vous devez apprécier mon silence.

MADELEINE.

Olivier!...

OLIVIER.

Que vous faut-il encore?.. Je suis insulté par votre amant, je me bats pour vous, vous me compromettez aux yeux de ma famille...

MADELEINE, l'interrompant.

Allons, pas de prétexte!.. Vous voulez une rupture?.. soit... Mais pas de lâcheté, pas de mensonge!.. (Sur un mouvement d'Olivier.) Ne répondez pas encore! Votre implacable égoïsme vous a soufflé tout bas cette mauvaise pensée. Ah! tenez, la vérité s'échappe de mes lèvres malgré moi, et je me demande avec effroi si ce que j'aimais en vous c'était bien vous, ou si ce n'était pas plutôt le masque de l'amour dont vous couvriez vos traits. Vous voyez que je suis franche, Olivier, trop franche. Je creuse un abîme entre nous, et j'ai tort, je le sais, car une femme n'a pas le droit de se tromper ainsi sans se perdre aux yeux du monde et peut-être aussi dans sa propre estime. J'attendrai donc, j'attendrai jusqu'à demain qu'une bonne parole sorte de votre cœur... Si cette parole ne vient pas, ce n'est plus à vous, c'est à Dieu que j'irai demander l'appui que vous m'aurez refusé. (Cris à l'intérieur.) On vous appelle... Adieu! (Elle monte au pavillon.)

OLIVIER.

Madeleine!..

MADELEINE.

Souvenez-vous, Olivier, souvenez-vous! (Elle rentre. Ribeaupierre paraît à la porte de l'habitation.)

SCÈNE XIII.

OLIVIER, RIBEAUPIERRE, sur la terrasse, MADELEINE, dans le pavillon. Dès qu'elle est entrée, Madeleine, presque défaillante, s'appuie à la porte, qu'elle referme sur elle. Ribeaupierre est légèrement aviné.

RIBEAUPIERRE.

Ah çà! mon cher, c'est une félonie! Que vous nous abandon-

niez, c'est déjà peu gracieux, mais que vous nous priviez de la belle Madeleine, voilà qui n'est plus tolérable!

OLIVIER.

Elle était là... et en vous entendant...

RIBEAUPIERRE.

Elle est rentrée chez elle... Décidément elle me craint. Je puis vous dire ça, maintenant que vous allez épouser ma fille... Ah! si vous vouliez m'aider un peu!

OLIVIER.

Ribeaupierre!

RIBEAUPIERRE.

Allons, allons... vous serez content de moi à la signature du contrat. D'ailleurs, je ne vous demande que sa présence au souper. (La nuit est venue peu à peu. Madeleine, revenue à elle, écoute à partir du moment où son nom est prononcé. Aux derniers mots d'Olivier, elle étouffe un cri d'indignation.)

OLIVIER.

Bien, bien, rentrez. (Il le pousse tout à fait à l'intérieur. Madeleine pendant ce temps écrit quelques mots qu'elle laisse sur la table. Olivier a traversé la scène, il heurte à la porte du pavillon; ne recevant pas de réponse, il pénètre à l'intérieur, tandis que Madeleine franchit l'appui de la fenêtre et descend en scène. Olivier traverse le pavillon et disparaît un instant, en appelant Madeleine.)

SCÈNE XIV.

MADELEINE seule, puis OLIVIER et ses CONVIVES.

MADELEINE.

Ah! les misérables! comme ils m'ont traitée! c'est trôp de honte et d'humiliations! N'est-ce pas, Seigneur, que vous ne m'avez pas créée pour souffrir cette horrible torture; n'est-ce pas, Seigneur, vous me pardonnerez de retourner à vous.

CRIS DES INVITÉS.

Olivier! Olivier! (Olivier paraît à la porte du pavillon, tenant à la main le billet de Madeleine.)

MADELEINE.

Lui! mon Dieu! prenez mon âme. (Elle descend les degrés qui conduisent à la mer et disparaît.)

OLIVIER, lisant.

« J'ai tout entendu! Je vous méprise et ne vous reverrai jamais! Madeleine. »

RIBEAUPIERRE, à Olivier.

Eh bien?

OLIVIER.

Eh bien, je suis abandonné, beau-père.

RIBEAUPIERRE.

Comment?

OLIVIER, lui remettant le billet.

Tenez. (Pendant que Ribeaupierre lit.) Enfin! je suis libre!... la

seconde partie de ma vie va commencer. (Tout le monde se prépare à rentrer... Au loin on entend le chant des pêcheurs : l'hymne à la jeunesse.)

ACTE DEUXIÈME.

En 1847, à Paris, chez le marquis. — Riche cabinet d'étude, bibliothèque, armes de chasse, bronzes, objets d'art. Un chariot et des jouets d'enfant sont épars sur le tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTBEL, seul, puis CHRISTIERN, introduit par un domestique.

MONTBEL, le chapeau sur la tête, la canne sous le bras, un journal à la main, est debout devant la cheminée chargée de journaux; il lit.

« Relations extérieures... affaires du Maroc... » (Parlé.) Encore et toujours leur éternelle chanson!.. Quel style! Ah! pauvre Jean-Jacques! c'était pourtant une belle langue que cette langue française que tu parlais il y a bientôt un siècle!... (Parcourant une nouvelle feuille.) Ah! ah! marquis de Castel-Gonthier. (Parlé.) Voyons ça. « L'un des plus jeunes et des plus glorieux représentants du faubourg Saint-Germain, M. le marquis de Castel-Gonthier, qui déjà occupait dans la diplomatie un poste éminent, vient, assure-t-on, d'être appelé à Paris pour y exercer de hautes fonctions gouvernementales. »

JOSEPH, introduisant Christiern.

Si monsieur le comte veut entrer.

CHRISTIERN.

Comment, Henri est en voyage?

JOSEPH.

Depuis six mois, monsieur le comte... Si monsieur le comte veut bien attendre ici, je vais prévenir M. Léonard.

CHRISTIERN.

Dites-lui qu'il se hâte. J'arrive du Nouveau-Monde et je brûle d'avoir des nouvelles du marquis de Castel-Gonthier.

MONTBEL, rappelant le domestique prêt à sortir.

Joseph, prévenez mad... prévenez là-haut que j'ai beaucoup de visites à faire encore. Il se fait tard, je ne puis attendre plus longtemps.

JOSEPH.

Oui, monsieur le docteur. (Il sort. — Moment de silence. — Christiern et le docteur se saluent, puis le docteur reprend sa lecture et Christiern observe autour de lui.)

CHRISTIERN avec surprise, examinant les jouets d'enfant.

Un chariot... des jouets d'enfant!... Qu'est-ce que ça veut dire?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, accourant.

Le comte Christiern!

CHRISTIERN.

Mon brave Léonard!

MONTBEL.

Le comte Christiern! quelle joie pour le marquis à son arrivée!

CHRISTIERN.

J'ai l'honneur d'être connu de vous, Monsieur?

LÉONARD, désignant Montbel.

Le docteur Montbel.

CHRISTIERN, s'inclinant.

C'est là un glorieux nom!

MONTBEL, lui rendant son salut.

Si je vous connais, Monsieur?... mais n'êtes-vous pas le plus cher et n'étiez-vous pas le plus regretté des amis du marquis? Tenez... voici un petit coin de l'hôtel qui a bien des fois entendu répéter votre nom. Oui, dans nos longues soirées d'hiver, quand mon bavardage amical et scientifique avait plongé notre cher Henri au plus profond de ses rêveries, j'étais bien sûr de le voir se réveiller tout à coup, et s'écrier au milieu d'un soupir : Que fait Christiern?

CHRISTIERN.

Brave Henri! Et dites-moi, Léonard... Vous permettez, n'est-ce pas, docteur?

MONTBEL.

Comment donc?

CHRISTIERN.

Où est-il?

LÉONARD.

Oh! pas bien loin à cette heure; car on a reçu ce matin une lettre annonçant son retour, et on vient de me dire qu'on l'attendait aujourd'hui même.

CHRISTIERN, appuyant sur les mots.

Comment! on vient de vous dire?...

MONTBEL, à part.

Aïe! aïe!...

CHRISTIERN.

Henri serait-il marié?

LÉONARD.

Non pas.

CHRISTIERN, montrant les jouets d'enfants.

Cependant....

LÉONARD.

Ah! dame! depuis que vous nous avez quittés à Nice, notre intérieur s'est augmenté.

CHRISTIERN.

C'est donc vous, Léonard, qui...

LÉONARD.

Moi!... Et pourquoi faire, bon Dieu?

CHRISTIERN.

Alors!...

LÉONARD.

Vous vous souvenez de votre présentation chez M. Olivier Séchard, à Nice, il y a quatre ans?

CHRISTIERN.

Si je m'en souviens!... Je n'ai pas revu mon pauvre Henri depuis ce jour-là.

LÉONARD.

A telles enseignes que votre départ valut un joli coup d'épée à notre amphytrion.

CHRISTIERN.

A M. Séchard? Ce petit monsieur si content de lui-même, et si fort sanglé dans son importance? J'en suis ravi. Et qui a eu la très-heureuse idée de lui tirer un peu les oreilles?

LÉONARD.

Le prince Traschkine.

CHRISTIERN.

Ah! tant pis!

LÉONARD.

Vous vous souvenez aussi d'avoir trouvé dans cette maison une jeune fille, presque une enfant, que ce malheureux poussait au désespoir.

CHRISTIERN.

Sa maîtresse enfin! Mon ami, ma position d'exilé me force souvent à vivre dans un monde qui n'est pas le mien; ma qualité de garçon me permet d'y rencontrer ces femmes qui sont à tous et à personne; elles me parlent, je leur réponds; mais comme j'ai sur l'influence désastreuse que peuvent exercer ces créatures des idées bien arrêtées, je ne les connais pas, je ne veux pas les connaître.

MONTBEL.

Voilà de dures paroles, Monsieur, et que vous regretterez assurément quand vous connaîtrez, comme moi, celle qui les a provoquées.

CHRISTIERN.

Comment?

MONTBEL.

Croyez-vous donc que le docteur Montbel courberait ses soixante années de probité devant une femme indigne? Non,

monsieur le comte, et si vous aviez étudié un peu moins les constitutions politiques et un peu plus le cœur de la femme, vous sauriez que plus sa nature est élevée, plus elle vaut, meilleure elle est, plus aussi elle est facile à tromper; et voilà pourquoi j'aime, et voilà pourquoi je respecte notre chère Madeleine. Car enfin au lieu d'Olivier, cette vipère cachée sous une enveloppe séduisante, mettez ce noble Henri que vous aimez tant, et vous n'aurez plus le courage de condamner la pécheresse, n'est-ce pas? Tout est là, monsieur le comte. Madeleine avait fait de son cœur un miroir où elle regardait Olivier. Elle le parait dans son enthousiasme imprudent de toutes les bonnes qualités qui s'épanouissaient en elle. Mais quand le miroir se brisa, quand la vérité lui apparut, quand elle comprit de quel effroyable égoïsme était capable ce vieillard de vingt-cinq ans, la pauvre délaissée n'hésita pas. Elle comprit qu'il ne lui restait pour unique refuge que la suite d'une vie d'infamie dans laquelle il l'avait plongée, ou la mort!... Elle choisit la mort et se jeta à la mer.

CHRISTIERN.

Elle!

LÉONARD.

Henri et moi, nous pêchions près de la côte et nous fûmes assez heureux pour la sauver. Dieu est là, monsieur le comte!.. Henri la recueillit dans sa maison, la traita d'abord comme sa sœur, presque comme sa fille; mais bientôt... (Sa parole est coupée par un bruit de voiture. — Au dehors mouvement de domestiques qui vont et viennent.)

MADELEINE, paraissant et courant à la fenêtre.

C'est lui, Léonard, c'est lui!... (Elle s'arrête confuse à la vue de Christiern. — Henri est entré et la prend dans ses bras.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADELEINE, HENRI.

HENRI, entrant et tenant Madeleine dans ses bras.

Madeleine! mon enfant!

MADELEINE.

Henri!

HENRI.

Eh bien! qu'as-tu donc? Oublies-tu que depuis six longs mois j'étouffe dans mon habit de diplomate! six mois loin de toi!

MADELEINE, l'arrêtant en montrant Christiern.

Mais nous ne sommes pas seuls.

HENRI, se retournant et apercevant Christiern.

Christiern!.. quoi! c'est toi? Te voilà!... mais d'où viens-tu donc? qu'as-tu fait?

CHRISTIERN.

Je viens...

HENRI, partagé entre lui et Madeleine.

Oui, oui, tout à l'heure tu me diras cela. Ah! tu devais venir, va, je le sentais bien; car hier, tiens, pas plus tard qu'hier, en quittant, à Vienne, l'ambassadeur qui avait l'obligeance de me complimenter sur le succès de ma mission, je lui disais : « Ah! si vous connaissiez le comte Christiern ! »

CHRISTIERN.

Brave nature !

HENRI.

Nature qui vous appartient, que vous avez faite, cœur que vous avez formé tous les deux, toi et Madeleine! Ce que je suis, je vous le dois, car tu ne sais pas... Oh! comme je vais te parler d'elle! que je vous aime! c'est mon bonheur de vous aimer! Qu'étais-je avant de vous connaître, moi, pauvre orphelin qui n'ai jamais vu dans mon père qu'un grand vieillard qui me disait chaque jour en se mettant à table : « Monsieur le comte, asseyez-vous. » Vous seuls, toi, Madeleine, toi, Christiern, vous m'avez réellement, fortement aimé, parce que vous m'avez guidé, parce que vous m'avez conduit, parce que vous m'avez grondé dans l'occasion. Et voilà pourquoi, en me trouvant au milieu de vous, mon cœur déborde et je vous dis : Ah! je suis bien heureux !

MONTBEL, souriant.

Eh bien ! et nous, alors, nous ne comptons pas?

HENRI.

Oh ! pardon, docteur; pardon, Léonard; mais il y si longtemps que je ne me suis trouvé à pareille fête! (Il serre de nouveau la main de Christiern.) Ce cher Christiern ! (Revenant aussitôt à Madeleine.) Regarde-moi un peu, Madeleine. Oui, te voilà bien telle que je te voyais là-bas. Car tu ne sais pas, Madeleine, notre cœur emporte non-seulement le souvenir, mais encore le portrait de ceux que nous aimons. Est-elle belle, ma Madeleine! un peu pâle, cependant. (Madeleine tousse.) Encore cette vilaine toux ? Ah çà ! que fait donc ici le docteur? tu m'avais donc trompé, dans tes lettres? Et vous aussi, docteur, quand vous me disiez que le mal allait disparaître?

MONTBEL, cachant son émotion.

Non, mon ami, je ne vous trompais pas; plus tard, nous causerons de cela. Quant à présent, je vais m'en entendre avec Madeleine.

HENRI.

Et mon fils! mon cher fils! dont vous ne me parlez pas? Il va bien, je l'espère?

MADELEINE.

Hélas! la chère petite créature a hérité de la chétive santé de sa mère! (Elle remonte à Léonard.)

HENRI.

Quoi?...

MONTBEL, très-embarrassé.

Mais rien! n'écoutez donc jamais les femmes, il faut toujours qu'elles se fassent plaindre, même pour les souffrances d'autrui! Plus tard, vous dis-je, nous discuterons toutes ces graves question, monsieur le diplomate.

HENRI.

Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas?

MONBEL.

Non, non! (A Madeleine.) Venez-vous, mon enfant?

MADELEINE, qui causait avec Léonard.

Je vous suis, docteur.

HENRI.

Que dis-tu là tout bas, à Léonard? Je parie que vous complotez quelque bonne œuvre.

LÉONARD, souriant.

Je n'en sais trop rien.

MADELEINE, avec reproche.

Ah! Léonard! (A Henri.) Tout à l'heure, mon ami, j'ai vu deux paysans qui grelottaient sous la pluie dans la cour de l'hôtel; j'envoyai savoir ce qu'étaient ces malheureux : ce sont deux pauvres Bourguignons qui attendaient le retour de monsieur le marquis. Pauvres et vos compatriotes! c'est là, vous l'avouerez, un double titre à ma sympathie, et je veux pour eux une aumône libérale.

HENRI.

Tu as raison, cher ange adoré : qui donne au pauvre, prête à Dieu!

LÉONARD.

Alors, ce n'est plus de la charité, c'est de l'usure.

MADELEINE.

Encore!...

LÉONARD.

Je vous assure que c'est un mauvais placement.

HENRI.

Madeleine ne peut se tromper.

LÉONARD.

Veux-tu me permettre de te contredire?

HENRI.

Si je ne te le permets pas, prends-en la permission sur toi.

LÉONARD.

Eh bien! faites votre aumône, et lorsqu'elle sera tombée de votre cœur dans les mains tendues par ces drôles, je vous éclairerai sur le compte de vos obligés.

MADELEINE.

Oui, certes, et je vais vous confondre.

HENRI, regardant au dehors.

Le fait est qu'ils paraissent bien malheureux!

MADELEINE, vidant sa bourse.

Voici ma part... la vôtre, Henri?

HENRI, faisant de même.

Voici la mienne.

CHRISTIERN, donnant aussi.

J'y veux joindre aussi mon obole.

MADELEINE.

Et vous, Léonard?

LÉONARD.

Oh! moi, je me contenterai de vous donner des renseignements.

MADELEINE.

Méchant! (Au domestique.) Portez ceci à ces malheureux que vous voyez là.

LÉONARD.

Et servez le déjeuner du marquis. (A Madeleine.) C'est une charité mieux ordonnée que la vôtre, je vous jure. (Le domestique sort.)

HENRI.

Maintenant t'expliqueras-tu?

LÉONARD.

Parfaitement. Ces deux honnêtes campagnards, boursiers de village, agioteurs de cabaret, qui ont si vivement ému votre charité, et qui vous apparaissent en habits de mendiants, sont tout simplement en expectative les futurs acquéreurs du domaine de Castel-Gonthier.

HENRI, abasourdi.

Hein?

MADELEINE, indignée.

Par exemple!

LÉONARD.

Croirez-vous, maintenant, s'ils acceptent, que vous avez affaire à de rudes coquins?

MADELEINE, courant à la fenêtre.

C'est impossible! Joseph leur remet l'argent; l'enfant lui baise les mains, le vieillard lui donne sa bénédiction.

LÉONARD, riant.

Et Joseph est dans les larmes... allons, la farce est complète! il ne me reste plus qu'à vous mettre en présence.

MADELEINE.

Oh! non, ce serait trop affreux! Henri me dira la vérité... et si vous m'avez trompée...

LÉONARD.

Je consens à vous haïr. (Il sort un instant.)

MADELEINE.

Venez, docteur, à tout à l'heure, Henri. (Saluant Christiern.) Monsieur... (Christiern lui rend son salut avec une politesse froide, et Madeleine disparaît avec Montbel.)

SCÈNE IV.

HENRI, CHRISTIERN, JOSEPH, puis LÉONARD introduisant FROICHAULT et CLOPIN.

HENRI, à Joseph qui lui sert son déjeuner sur un plateau.

Eh bien! qu'as-tu donc?

JOSEPH, ému.

Rien, monsieur le marquis; mais la reconnaissance... l'argent qui passe... et puis le manque d'habitude... Ah! je suis tout attendri!

LÉONARD, aux paysans qui hésitent à entrer.

Eh bien! n'avez-vous pas peur que la maison vous tombe sur la tête?

FROICHAULT.

Voilà! monsieur l'intendant, j'y viens.

CLOPIN, ses souliers à la main.

C'est que, voyez-vous, le père sont habitué à la grande air. (Ils saluent humblement Joseph qui sort.) Dieu! c'est t'y beau ici, père Gniole, je devrions cramper mes souliers.

FROICHAULT.

Tais-toi, mioche!

HENRI, stupéfait.

Comment, c'est toi, père Froichault!

FROICHAULT.

Moi-même, Pierre Froichault, dit Gniole, à cause de son cœur et de sa naïveté.

LÉONARD, à Henri.

Tu le connais?.. Eh bien, c'est encore plus drôle.

FROICHAULT.

A vous rendre mes devoirs, monsieur le marquis.

LÉONARD.

Il ferait mieux de rendre l'argent.

HENRI.

Et tu ne rougis pas de tendre la main à l'aumône?

FROICHAULT.

Què qu'a dit ça?.. Le père Froichault n'est point un mendiant, il vit du travail qui tue sa pauvre carcasse.

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que cet enfant-là?

FROICHAULT.

Le mioche?

HENRI.

Oui, c'est ton fils?

FROICHAULT.

Faites excuse, monsieur le marquis, c'est un perdu que j'ons adopté. Chacun est charitable, allez, et ils ne m'ont point nommé Gniole sans sujet... Salue monsieur le marquis, Clopin, c'est ton seigneur.

CLOPIN.

Votre révérence, monsieur le marquis. (Bas, à Froichault.) Faut-il cramper mes souliers?

FROICHAULT, de même.

Tu vas te taire!

HENRI.

Il a l'air intelligent.

FROICHAULT.

Oh! le guerdin est plus futé qu'il n'est gros.

LÉONARD.

Oui, pas mal futé comme ça, et l'argent que...

FROICHAULT, changeant la conversation.

Mais c'est t'y Dieu possible, monsieur le marquis! Comme vous v'là changé! moi qui vous ai vu pas plus haut que ça du temps de notre vieux seigneur!

LÉONARD.

Ça ne répond pas...

FROICHAULT, de même.

Ah! ça me fait quéque chose tout de même, de vous revoir, monsieur le marquis.

CLOPIN.

Ça vous vous altère, pas vrai?

HENRI, riant.

Est-ce cela que tu veux dire?

FROICHAULT.

Dame! monsieur le marquis, un Bourguignon ne refuse jamais un varre de vin à l'occasion; et pis, tout est si char dans ces gueuses d'auberges...

HENRI.

On va vous servir tout à l'heure à l'office.

FROICHAULT.

Vous êtes bien honnête, monsieur le marquis.

LÉONARD.

Il faut bien que quelqu'un le soit.

HENRI.

Ah çà! dis-moi donc; on pretend que si ton gars mendie, c'est pour t'aider à devenir grand propriétaire, et que tu ne songes à rien moins qu'à te poser en acquéreur de Castel-Gonthier?

FROICHAULT.

Et où donc qu'un pauvre homme comme moi volerait les cinq cent mille écus que vaut vot' doumaine?

HENRI.

Je ne parle pas de quinze cent mille francs; mais tu passais pour riche autrefois?

FROICHAULT.

Des filous qui disent ça. Mon Dieu! monsieur le marquis, on a de quoi manger un morceau de pain, et on vit sur le sien.

HENRI.

Enfin, que viens-tu faire ici?

FROICHAULT.

Je vas vous dire la vérité, mon cher seigneur.

LÉONARD.

Il faut se méfier alors.

FROICHAULT.

Je vas vous la dire comme je la dirions au bon Dieu.

HENRI.

Allons, parle.

FROICHAULT, cherchant son speech.

Aussi vrai que vous êtes not' maître... pas vrai, Clopin?...

CLOPIN.

Oh! qu'oui!

FROICHAULT.

Aussi vrai que... enfin voilà. Quant à acheter Castel-Gonthier, c'est des idées qu'a poussé dans la tête des méchantes langues, car... pas vrai?... le Bourguignon sait bien qu'un marquis de vot' souche ne vend point ce qu'a servi de nid à sa famille depuis que le monde est monde. Mais autour de Castel-Gonthier, il y a un tas de tarres qui coûtent gros et rapportent peu...

LÉONARD, frappant du pied.

Voyons, au fait... que diable!

CLOPIN.

Ne faites point peur à not' papa.

FROICHAULT, humblement.

Voilà, monsieur l'intendant. Vous avez le lot qui va du Versin à la Gueule-des-Loups, et où se trouve le lopin de terre que je tiens en locature.

LÉONARD.

Il y a trois cents beaux arpents.

FROICHAULT.

Quasiment oui, monsieur l'intendant; mais qué pauvres tarres! seigneur Dieu! qué pauvres tarres!

LÉONARD.

Elles valent bien encore mille francs l'arpent.

FROICHAULT.

Combien que ça ferait du tout, ça, Clopin?

CLOPIN, haut.

Je ne sais point.

FROICHAULT, comme si Clopin lui avait répondu.

Trois cent mille francs! Comme vous y allez, monsieur l'intendant!

CLOPIN.

Vous ne vous êtes pas levé encore assez matin pour faire avaler c'te couleuvre-là au père Gniole, mon homme.

LÉONARD, fronçant le sourcil.

Hein?

FROICHAULT.

Voyons. Causons peu, et causons bien. Combien qu'il vous

rapporte, ce lot? deux mille francs de locature au père Gniole, pas vrai?

CLOPIN, avec un soupir.

Deux mille francs!... C'est t'y Dieu possible?

FROICHAULT, continuant.

Bon! voilà pour deux mille francs, puis peut-être quasiment trois mille de bois que vous vendez. Ça fait cinq mille francs, déduction faite des frais, l'intérêt à cinq... Vous voyez que je vous la fais belle... Vos tarres vaudraient cent mille francs.

LÉONARD.

Cent mille francs!

FROICHAULT.

Pas un rouge liard avec... Mais, dame!.. moi, je les aime, ces terres-là; je les connais. C'est là que j'ai venu au monde; c'est là que j'y mourrai... C'est là aussi que j'ai trouvé le mioche.

CLOPIN, l'embrassant.

Ne pleurez point, père Gniole.

FROICHAULT.

Eh bien! à seule fin de tout ça, j'en donne cent cinquante mille francs.

LÉONARD.

Allons donc!

FROICHAULT.

Cent quatre-vingts...

LÉONARD.

Non.

FROICHAULT, le regardant dans les yeux.

Deux cents...

LÉONARD, de même.

Vous disiez que vous n'aviez pas le sou.

FROICHAULT.

J'emprunte à cinq du cent.

LÉONARD, raillant.

Pour payer une terre qui ne rapporte que deux et demi.

FROICHAULT.

Oui, parce que not' seigneur est le plus brave des seigneurs. Oh! le Bourguignon n'a point froid aux yeux, allez... et il ne veut pas que ses champs tombent aux mains de quelque blanc-bec qui, sous prétexte qu'il à d's écus, viendrait parler de la tarre à un vieux loup comme moi, qui la pioche depuis soixante années que le soleil a passé à lui tanner la peau et à blanchir ses cheveux.

CHRISTIERN, emporté par l'accent de vérité du paysan.

Bien dit, mon brave. Henri, je me ligue avec ce brave homme et sa demande...

HENRI.

Mon Dieu! si tu le protéges...

LÉONARD.

Minute, minute! Peste! on ferait de belles affaires avec le comte de Christiern.

HENRI.

Mais...

LÉONARD.

Ah! vas-tu me donner ma démission : suis-je ou ne suis-je plus ton intendant? La gérance de Castel-Gonthier m'est-elle retirée?

HENRI.

C'est juste... et je m'incline... Père Froichault, règle tout ça avec Léonard; tout détail d'argent est de son administration.

FROICHAULT.

Oui, monsieur le marquis.

HENRI, à Léonard.

Fais servir ces braves gens à l'office et qu'ils soient bien traités.

FROICHAULT.

Merci à vous, monsieur le marquis, et à votre digne ami.

CLOPIN.

Vive monsieur le marquis!

FROICHAULT, lui donnant un coup de pied dans les os des jambes.

Tu vas te taire!

LÉONARD, au fond.

Allons, venez-vous!

FROICHAULT, très-humble.

Votre serviteur, monsieur l'intendant, (A part.) Toi, sois tranquille, tu n'as qu'à acheter qué qu' chose en Bourgogne; tu peux être sûr que j'irai fumer ma pipe du côté de tes meules.

HENRI.

Au revoir, père Froichault!

FROICHAULT.

Que le bon Dieu vous accorde de longs jours, monsieur le marquis. (Ils sortent à la suite de Léonard. — Les portes se referment. — Henri et Christiern restent seuls.)

SCÈNE V.

CHRISTIERN, HENRI.

HENRI.

Ah! à nous deux, mon bon Christiern! Qu'es-tu devenu? Qu'as-tu fait depuis ce long temps que nous ne nous sommes vus? tu as bien couru le monde, ce me semble, et cela, sans trouver cette rosée bienfaisante qui devait fructifier la noble fleur d'humanité qui s'épanouit en toi.

CHRISTIERN.

Hélas! tu ne dis que trop vrai! je suis parti le cœur plein d'enthousiasme, plein d'irrésistibles aspirations pour le Nouveau-Monde, où j'espérais trouver un monde nouveau! quel amer découragement!.. sur le champ fauché de mes illusions a germé le doute. Je reviens le cœur brisé; mon âme est semblable à ces fa-

naux que les matelots alarmés portent, dans la tempête, au plus haut mât de leur navire ; tant que la lumière brille, ils ont un but et travaillent avec ardeur ; l'espoir les anime; quelqu'un peut les distinguer, les comprendre, se joindre à eux; mais que la tempête, dans un brutal effort, éteigne cette lueur de salut, les malheureux épuisés retombent dans le néant; ainsi de moi, mon pauvre Henri.

HENNRI.

Tu es loin d'être guéri, mon bon Christiern, mais tu manqueras toujours le but pour avoir visé trop haut. Sais-tu ce qui condamne tes théories? c'est que dans l'exécution d'une vaste idée, il est dangereux que chacun apporte sa pierre, parce que chacun la taille selon ses principes, son égoïsme ou sa cupidité ; de telle sorte que ces pierres, toutes admirables prises isolément, ne se raccordent pas entre elles quand il s'agit de fonder, et l'édifice s'écroule, écrasant dans sa chute les humbles travailleurs sous les débris.

CHRISTIERN, lui prenant la main.

Ah çà! mais, toi, qui parles ainsi, qu'es-tu donc devenu? moraliste austère, n'as-tu pas dans ta maison même...?

HENRI, l'arrêtant.

Prends garde, Crristiern, tu vas te rendre injuste... tu ne soupçonnes pas ce qu'il y a de grandeur, d'élévation dans le cœur de celle que tu veux accuser.

CHRISTIERN, un peu déconcerté.

Mais...

HENRI.

Allons... crois-tu que je ne lise pas dans ta pensée?.. A quoi me servirait donc de t'aimer comme je t'aime? Mon Dieu! te le dirai-je? malgré ton amitié, ta persévérance et tes prières, je serais encore à cette heure le collégien oisif, le lion désœuvré que tu as si souvent poursuivi de tes sermons, et grâce à elle, Christiern, je compte déjà au premier rang des serviteurs de mon pays... Ah! vois-tu, c'est que l'amitié.. l'amitié est à l'amour ce que la logique est à la sensation; l'une cherche à vous pénétrer, l'autre vous envahit. Tu me pardonnes, n'est-ce pas, de te parler ainsi à cœur ouvert! Si tu savais avec quelle affection, avec quel charme elle remplit, en ton absence, le rôle que tu t'étais tracé dans ma vie! que de fois ne m'a-t-elle pas dit : « Combien votre ami (et elle citait ton nom...), combien votre ami avait raison : Est-ce là l'existence d'un Castel-Gonthier?... Pas plus qu'Achille, un homme de ta valeur n'a le droit de se retirer sous sa tente; tu es jeune, tu portes un nom illustre; ton pays a droit à ton travail. » Et voilà comment ton pauvre Henri s'est laissé affubler d'une mission diplomatique; comment il revient pour chercher ses passe-ports d'ambassadeur, et pourquoi d'ici à un avenir prochain, il sera rappelé pour siéger parmi les ministres.

CHRISTIERN.

Elle a fait cela!...

HENRI.

Et quand un enfant nous est venu... t'ai-je dit que j'avais un fils?... ah! oui, je me souviens d'en avoir parlé devant toi..... quand ce cher petit être est venu resserrer de ses doigts roses le lien qui nous unit à jamais, mon premier cri, tu le comprends, fut un cri de reconnaissance; ma première parole fut l'offre de mon nom.

CHRISTIERN.

Ton nom?...

HENRI.

Oh! sois tranquille! Elle ne l'a pas accepté... Je l'entends encore : « Le passé ne s'oublie ni ne se recommence... je ne veux pas qu'on insulte le marquis de Castel-Gonthier dans sa femme! »

CHRISTIERN.

Elle a dit cela!... Écoute, Henri, c'est une noble nature, et je brûle de lui serrer la main... Mais tu dois l'aimer follement alors?

HENRI.

Non, mon Dieu, non! je l'aime presque autant que si j'étais son père; plus que je ne l'aimerais si j'étais son frère. Il est vrai que la douleur est la pierre de touche des grandes affections et que mon amour n'a jamais été mis à l'épreuve... mais... (A Montbel qui entre le visage très-altéré.) Ah! vous voilà, docteur!..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONTBEL.

HENRI.

Vous quittez Madeleine?.. comme vous êtes pâle... comme... qu'avez-vous donc?..

MONTBEL.

J'ai à vous parler...

HENRI.

A moi... vous!.. Il s'agit de Madeleine... (Montbel fait un signe de tristesse affirmative.) De Madeleine?..

MONTBEL.

Oui.

CHRISTIERN.

Je me retire.

HENRI, vivement ému.

Non... oh! non, ne me quitte pas... je ne sais quoi me dit que je vais avoir besoin de tout mon courage!.. Docteur, jurez-moi sur la tête de mon enfant que Madeleine ne court aucun danger!..

MONTBEL.

Madeleine, déjà bien cruellement éprouvée, ne s'est jamais complétement remise de son accident de Nice... puis le désespoir la ronge... la honte a miné ce pauvre cœur; l'oubli du passé qui lui donnerait le respect d'elle-même pourrait seul la sauver... mais...

HENRI.

Mais... voyons, docteur... c'est mal de jouer avec de tels sentiments, et je ne peux croire... mais parlez donc!..

MONTBEL.

Vous l'avez dit... il vous faut tout votre courage... La pauvre enfant ne passera pas l'hiver; elle tombera avec les feuilles, et la science ne peut plus que constater le mal, sans chance possible de le combattre.

HENRI.

Comment, vous... oh! non, j'ai mal entendu, n'est-ce pas?.. vous n'avez pas pu me dire... Ah!.. Madeleine!... ma bien-aimée!.. ma chère Madeleine!.. Et moi qui, tout à l'heure, disais à Christiern... Ah! maintenant seulement, je sens combien je l'aimais!.. Mais vous n'êtes pas juste, mon Dieu! puisque ce n'est qu'en nous les arrachant, que vous nous apprenez combien nous étaient chers les biens que vous nous aviez donnés!...

CHRISTIERN, l'entourant de ses bras.

Henri, calme-toi... peut-être tout espoir n'est-il pas perdu... et puis, la raison...

HENRI, se retirant de lui.

Ah! oui, la raison!.. C'est elle qui nous a séparés... sans la raison, serais-je parti?.. mais c'est mon départ qui l'a tuée!.. Si j'étais resté près d'elle, si je l'avais veillée, entourée, si j'avais relevé et soutenu ce pauvre oiseau blessé, je lui aurais rendu la vie, je l'aurais sauvé; j'aurais ranimé le foyer sous ses cendres éteintes; j'aurais... j'aurais fait un miracle!.. mais je ne l'aurais pas perdue... Au lieu de cela, j'ai écouté la raison, la froide raison. Je suis parti, et la mort est venue!... La mort a accompli son œuvre de destruction; je viens à mon tour... et je... Oh!.. je suis bien malheureux! (Il éclate en sanglots et tombe épuisé dans les bras de Christiern.)

CHRISTIERN.

Henri! mon ami!..

MONTBEL.

C'est elle, Henri, prenez garde!..

HENRI, se relevant tout à coup et essuyant ses yeux gros de larmes.

Elle... Ah! qu'elle ne puisse soupçonner... docteur, vous parlerez le premier, n'est-ce pas?.. parce que... Ah! que je souffre, mon Dieu!.. (Il se jette dans un fauteuil devant la cheminée, de façon à se cacher à Madeleine qui entre. Christiern et Montbel restent silencieux.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, entre souriante et joyeuse sans voir le docteur.

Henri, le docteur m'a tout à fait rassurée et je suis bien heureuse, va. Je craignais tant ta douleur!.. Notre fils est éveillé... Mais qu'avez-vous donc?.. le docteur!.. vous êtes encore ici?.. (Allant à Henri.) Henri, qu'as-tu?..

HENRI, qui cache ses larmes.

Moi!.. mais tu le sais... le voyage, la fatigue...

MADELEINE, lui prenant la tête dans ses mains et la tournant au grand jour.

Tu as pleuré?.. Docteur, vous m'avez trompée... je suis perdue!..

MONTBEL.

Mon enfant!.. je vous assure...

MADELEINE, lui montrant Henri.

Mais vous voyez bien qu'il pleure... Ah! c'est mal, docteur, c'est bien mal!.. Comment ne vous êtes-vous pas dit que cette mère pouvait avoir à prendre des dispositions dernières, que cette femme voudrait peut-être donner à celui qu'elle aime toute son âme dans un dernier baiser!..

MONTBEL.

Croyez...

MADELEINE.

Docteur!..

MONTBEL, lui montrant Henri.

Embrassez-le et songez à votre fils.

MADELEINE, très-calme.

Merci!..

CHRISTIERN, qui s'est approché de Madeleine et lui serrant la main.

Quoi qu'il arrive, Madame, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait de notre Henri. (Au docteur.) Venez, docteur. (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE VIII.

MADELEINE, HENRI.

(Moment de silence. Henri veut parler, mais, vaincu par la douleur, il tombe sur un siége. Madeleine court à lui et le cache dans ses bras en couvrant ses cheveux de baisers.)

MADELEINE.

Tu aimeras bien notre enfant, n'est-ce pas?.. Pense donc, c'est si triste un enfant qui n'a plus de mère. Hélas! je meurs pour ne pas avoir connu la mienne, moi!..

HENRI.

Madeleine...

MADELEINE.

Henri, tu me pardonnes mon passé, n'est-ce pas?..

HENRI.

Oh! mon Dieu! que tu me fais de mal!..

MADELEINE.

C'est que tout est là, vois-tu bien, Henri. Entourée d'estime, et m'estimant moi-même, je vivrais, crois-le bien, et je vivrais heureuse!..

HENRI, l'embrassant follement.

Madeleine!..

MADELEINE.

Oui... c'est bien; tu me pardonnes... tu es bon, tu es généreux... mais mon fils, que pensera-t-il un jour de sa-mère?.. Henri, enseigne-lui bien à l'aimer!.. puis, tu es si jeune!.. tu es beau... tout le monde doit t'aimer et ton cœur a besoin d'affection!.. Eh bien! quand je ne serai plus là, veille bien, n'est-ce pas... tu me le jures... veille bien sur celle qui me remplacera près de mon fils! . Ah! que je suis lâche de pleurer ainsi!.. mais c'est horrible aussi de ne rien pouvoir pour l'avenir de son enfant!..

HENRI.

Madeleine, songes-y, si le docteur a dit vrai, ce serait un crime de repousser à cette heure le nom qui est l'héritage de ton fils.

MADELEINE.

Tais-toi... oh! tais-toi, tu me rends folle!.. si près de la mort, j'accepterais peut-être .. non, tais-toi; viens pleurer dans mes bras. Que je te sente encore sur ce cœur qui t'a tant aimé et dont le dernier battement t'appartient.

HENRI.

Madeleine!

MADELEINE, s'affaissant dans ses bras.

Ah! c'est dommage! c'était bien bon de vivre. (Elle s'évanouit.)

HENRI.

Madeleine! Mon Dieu, Madeleine, reviens à toi... parle-moi... Docteur! Léonard!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MONTBEL, LÉONARD.

HENRI.

Mais venez donc, docteur! (Il est aux pieds de Madeleine qu'il a posée dans le fauteuil.) Eh bien?..

MONTBEL.

Rien, ce n'est rien; l'émotion l'a vaincue, mais ces crises sont dangereuses.

HENRI.

N'y a-t-il donc aucune ressource?

MONTBEL.

Avant un mois, mon ami, vous serez seul à veiller sur votre fils!

HENRI.

Seul?

MONTBEL.

Contenez-vous... elle revient à elle!

MADELEINE.

Qu'ai-je donc rêvé?.. Ah! c'est vous, docteur!.. Te voilà, mon Henri!

HENRI.

Oui, Madeleine ! oui, ma femme !

MADELEINE.

Ta femme !

HENRI.

Docteur, je vous présente la marquise de Castel-Gonthier.

MADELEINE, l'arrêtant.

Henri !

MONTBEL.

Vous n'avez pas le droit de refuser, mon enfant, ici vous n'êtes plus seule en cause.

HENRI, entourant Madeleine de ses bras.

Mais tu vivras ! je te sauverai à force d'amour.

MADELEINE.

Si je croyais vivre, mon ami, si e ne me sentais mourir, je n'accepterais pas.

ACTE TROISIÈME.

A Paris, à l'hôtel du duc. — Les salons de réception.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, MONTBEL, HAUTS FONCTIONNAIRES, IN ITÉS, UN DOMESTIQUE.

(Au lever du rideau, le docteur Montbel est à l'avant-scène, adossé à la cheminée, au milieu d'un groupe de jeunes femmes, la duchesse reçoit ses invités. On valse au fond.)

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le marquis de Flormont, M. le comte de Lourvoisier, M. Juste Giraud, S. E. M. l'ambassadeur du Brésil, M. le comte et madame la comtesse de Roscraie, mademoiselle de Roscraie.

LA DUCHESSE, qui a salué les autres invités, s'adressant aux Roseraie.

Ah ! vous arrivez enfin, chère comtesse ! je désespérais de vous voir aujourd'hui.

LE COMTE.

Vous le savez, madame la duchesse, la toilette d'une jeune fille à marier est une grave affaire qui, commencée à huit heures du soir, ne se termine guère qu'à une heure du matin.

LA DUCHESSE.

Aussi est-elle bien belle, notre Berthe ; voulez-vous m'embrasser, chère enfant ? (Berthe lui tend son front.) Voilà pourtant comme nous étions, la comtesse et moi, au sacre de Charles X. Vous en souvient-il ?

LA COMTESSE..

Voulez-vous bien ne pas parler de ce vilain temps-là, on finirait par croire que nous étions déjà de ce monde.

PREMIÈRE DAME, s'adressant à Montbel dans le groupe de la cheminée.

Eh bien, docteur, que pensez-vous de ces symptômes?..

MONTBEL.

Je pense, chère dame, que c'est une névrose à l'état le plus bénin.

PREMIÈRE DAME.

Qu'est-ce qu'une névrose, docteur?

MONTBEL.

Une névrose, chère Madame, est une irritation générale du système nerveux : cela rend fort maussade et très-capricieuse.

PREMIÈRE DAME.

Est-ce dangereux, docteur, une névrose?

MONTBEL.

Pour les maris, oui, Madame; c'était pour les guérir que l'on avait rétabli le divorce. (A la deuxième dame.) Et vous, baronne, n'avez-vous pas de consultation à me demander?

DEUXIÈME DAME.

Oh! moi, docteur, ce serait trop long.

MONTBEL.

Bah! allez toujours.

DEUXIÈME DAME.

Mon Dieu! docteur, je suis perpétuellement en proie à des idées noires.

MONTBEL.

Et puis?

DEUXIÈME DAME.

Et puis, je voudrais être morte.

MONTBEL.

Diable!

DEUXIÈME DAME.

Je n'ai pas d'appétit et bâille toujours quand je ne soupire pas.

MONTBEL.

Après?

DEUXIÈME DAME.

J'ai continuellement les joues brûlantes et des tressaillements dans les paupières.

MONTBEL.

Est-ce tout?

DEUXIÈME DAME.

Ah! j'oubliais de vous dire, docteur, que je ne dors pas e ne fais que sauter dans mon lit.

MONTBEL.

Diable! diable! Et comment votre mari ne m'a-t-il pas fait appeler?

DEUXIÈME DAME.

Mais, docteur, voilà six mois qu'il est absent.

MONTBEL.

Ah! très-bien... Alors, chère baronne, allez le rejoindre ou écrivez-lui de revenir au plus vite, dans son intérêt.

DEUXIÈME DAME.

Et mon ordonnance?

MONTBEL.

Je la lui donnerai à son retour.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Son Excellence monseigneur le prince Traschkine.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PRINCE TRASCHKINE.

LA DUCHESSE, allant au-devant de lui.

Ah! prince, nous vous espérions toujours, mais nous ne vous attendions pas; on vous croyait au fond de la Russie.

TRASCHKINE.

En effet, Madame, j'arrive aujourd'hui même de Pétersbourg.

LA DUCHESSE.

Alors vous ne savez rien des nouvelles de la cour.

TRASCHKINE.

Depuis 1830, non, Madame.

LA DUCHESSE, désignant les hauts fonctionnaires.

Ces Messieurs arrivent du château où le duc, mon mari, a été appelé pour la formation d'un nouveau cabinet et ils m'annoncent... Devinez, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

TRASCHKINE.

Je ne puis, sans félonie, accepter la gageure, duchesse, car je sais ce dont vous voulez me parler: il est question du marquis de Castel-Gonthier, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Vous savez?

TRASCHKINE.

Je me suis informé de lui aussitôt débarqué; c'est, sans contredit, l'homme que j'aime et que j'estime le plus.

LA DUCHESSE.

Mais savez-vous que le voilà en passe d'être ministre? Que dites-vous de cela?..

TRASCHKINE.

Je dis, madame la duchesse, que l'on ne pouvait faire un meilleur choix. M de Castel-Gonthier réunit ces deux qualités si rares à rencontrer: le respect de l'autorité et l'amour des faibles. Il y a longtemps que j'ai prédit de hautes destinées à notre jeune ami; je suis heureux de voir ma prédiction se réaliser si vite, et la bonne nouvelle, madame la duchesse, m'en est deux fois agréable donnée par vous. Est-ce que vous l'avez ce soir?..

LA DUCHESSE.

Oui, prince, mon mari, vous le savez, lui a servi de père après la mort prématurée de ses parents, et il doit nous amener sa jeune femme qu'il veut présenter au duc.

TRASCHKINE.

J'ignorais qu'il fût marié.

LA DUCHESSE.

Je crois bien, vous arrivez de la Sibérie. Je suis étonnée de ne pas les avoir encore entendu annoncer.

TRASCHKINE, désignant Montbel.

Est-ce que ce vieux monsieur n'est pas...

LA DUCHESSE.

Le docteur Montbel. Vous le connaissez?

TRASCHKINE.

J'ai eu l'honneur de le rencontrer en Italie.

LA DUCHESSE.

Oh! mais, alors, je vais vous en dire tout le mal que j'en pense. (A Montbel.) Venez donc ici, docteur.

MONTBEL.

Madame la duchesse...

LA DUCHESSE.

Je disais au prince Traschkine, que vous connaissez déjà, (Les deux hommes se saluent.) je disais que vous êtes un homme dangereux.

MONTBEL.

Madame la duchesse me flatte.

LA DUCHESSE.

Croiriez-vous, prince, qu'il accapare toutes nos jolies femmes.

MONTBEL.

Non, Son Excellence ne le croit pas.

LA DUCHESSE.

Qu'il les fait caqueter au grand scandale de nos danseurs.

MONTBEL.

Par exemple...

LA DUCHESSE.

Oui, oui, rougissez.

MONTBEL.

J'en suis incapable, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Vous êtes un enfant terrible! Je vous inflige pour pensum de garder votre cortége et de l'amuser jusqu'à l'heure du souper.

MONTBEL, s'inclinant.

J'y tâcherai, madame la duchesse. (Il salue Traschkine, qui s'éloigne avec la duchesse. — Le cercle des jeunes femmes se reforme immédiatement autour du docteur.)

SCÈNE III.

MONTBEL, LES DAMES, INVITÉS.

PREMIÈRE DAME.

Docteur, c'est le prince Traschkine?

DEUXIÈME DAME.

Un riche seigneur russe, n'est-ce pas, docteur?

PREMIÈRE DAME.

Docteur, c'est un ami de M. de Castel-Gonthier?

DEUXIÈME DAME.

Mais il est tout jeune, n'est-ce pas, docteur?

MONTBEL.

Pardon, Mesdames... mais procédons par ordre. A laquelle de vos questions dois-je répondre d'abord? Parlons-nous du marquis? commençons-nous par le prince?

LA COMTESSE DE PUYMORIN.

Par M. de Castel-Gonthier. Un ministre français passe avant un prince étranger.

MONTBEL.

Eh bien! que voulez-vous savoir?..

DEUXIÈME DAME.

M. de Castel-Gonthier est-il jeune?

MONTBEL.

Oui.

PREMIÈRE DAME.

Est-il beau?

MONTBEL.

Oui.

LA COMTESSE.

Est-il riche?

MONTBEL.

Oui.

BERTHE.

Est-il veuf? (Les dames éclatent de rire.)

LA COMTESSE.

Berthe...

BERTHE.

Qu'ai-je donc prononcé de si risible, docteur?

MONTBEL.

Rien, mon enfant.

PREMIÈRE DAME.

On ne peut pas vous expliquer cela.

BERTHE.

Mais je l'expliquerai bien moi-même, si maman le permet...

LA COMTESSE.

Il faudrait...

MONTBEL.

Je l'ordonne!..

LA COMTESSE, souriant.

Suivez l'ordonnance du médecin.

BERTHE.

J'avais simplement entendu raconter une histoire très-touchante sur le mariage de M. le marquis, et je ne savais pas qu'il eût le bonheur de conserver sa femme.

PREMIÈRE DAME.

Le bonheur!.. Que c'est beau, la jeunesse! ça ne doute de rien!..

LA COMTESSE.

En effet, je me le rappelle. Ne s'agissait-il pas d'un mariage *in extremis*?

MONTBEL.

Oui, Madame, d'un mariage que, nous autres savants... car je suis un savant, Mesdames, ne négligez pas de le dire à vos amies... un mariage que, nous autres savants, nous appelons *in articulo mortis*.

DEUXIÈME DAME.

Elle était à l'article de la mort?... Moi qui désire tant mourir!

MONTBEL.

Vous voudriez bien être à sa place?..

DEUXIÈME DAME.

Oh! oui.

MONTBEL.

Je le crois bien : elle se porte à merveille, et son mari est charmant!

PREMIÈRE DAME, désappointée.

Ah! elle n'est pas morte?..

MONTBEL.

Cela vous contrarie?..

PREMIÈRE DAME.

Non; mais cela détruit le roman.

MONTBEL.

C'est fâcheux!..

LA COMTESSE.

Et quel est l'ignorant qui prédit cette mort-là?..

MONTBEL.

Le docteur Montbel!

TOUTES.

Vous, docteur?..

LA COMTESSE.

Oh! pardon!

MONTBEL.

De quoi donc, grand Dieu? Je ne me suis jamais senti si heureux que le jour où je fus convaincu de mon erreur. C'est le seul exemple que j'aie rencontré, dans ma longue carrière, où j'ai été abusé par les symptômes les plus désespérants d'une phthisie pulmonaire.

PREMIÈRE DAME.

Quelle maladie avait-elle donc?..

MONTBEL, raillant.

Une névrose... mais une vraie névrose, causée par le chagrin, et que le bonheur a chassée.

PREMIÈRE DAME.

Et pourquoi n'avoir pas mis la guérison sur le compte de votre science?

MONTBEL.

Parce que, chère dame, ma science, qui vous condamne souvent, veut vous laisser le plaisir, quand elle vous annoncera votre fin prochaine, de lui rire au nez et de dormir sur vos deux jolies oreilles.

DEUXIÈME DAME.

Est-elle belle, au moins, docteur, la marquise?

MONTBEL.

Comme on ne l'est pas!

TROISIÈME DAME.

De quelle maison descend-elle?..

LA COMTESSE.

Oh! un Castel-Gonthier ne peut s'être uni qu'à une des premières maisons de France.

PREMIÈRE DAME.

Est-ce vrai, docteur?

DEUXIÈME DAME.

Mais parlez donc, docteur; en vérité, vous n'êtes plus bon à rien!

MONTBEL.

Votre mari est absent, baronne; prenez garde!...

TOUTES.

Voyons, parlez! parlez!... (Elles sont interrompues par Ribeaupierre qui s'échappe d'un flot de valseurs et vient tomber avec sa valseuse au milieu du groupe.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RIBEAUPIERRE, LA VALSEUSE.

RIBEAUPIERRE, qui se relève en déchirant la robe de sa valseuse.

Continuons-nous?...

LA VALSEUSE.

Mille grâces!... (Elle cause avec les dames qui la rajustent.)

RIBEAUPIERRE.

Décidément, belle dame, les Allemands ont raison, et la valse est la première de toutes les danses!...

LA VALSEUSE, bas, aux dames en s'éloignant.

Je me sauve!... ne dites pas où je suis...

RIBEAUPIERRE, continuant comme si la dame était toujours à ses côtés.

Oh! la valse! la valse!... sentir dans ses bras frémissants un

jeune et fraîche créature : « Oh! Monsieur, pas si vite... mes yeux se troublent... le cœur me manque!... » Et sa tête charmante s'appuie sur vos épaules! Tenez, Madame, au dernier bal de la légation de Saxe, je valsais avec une blonde délicieuse, les plus jolis yeux bleus... Avez-vous les yeux bleus, Madame?.. Tiens! où est-elle donc?... (Il cherche sa valseuse et se rencontre avec Montbel.) Eh! c'est l'amour de docteur, et le docteur des amours. (Il sourit aux dames qui se cachent pour rire.) Votre charmante clientèle!... un essaim de jeunes abeilles dont vous butinez le miel, heureux frelon!...

BERTHE, bas.

Mais c'est un monstre!... (Les rires recommencent.)

MONTBEL, à Ribeaupierre.

Prenez garde, vous allez les faire envoler!..

RIBEAUPIERRE.

Mon regard! docteur, c'est mon regard! Croyez-vous à l'évocation des esprits, mon cher ami?

MONTBEL.

Où ça?...

RIBEAUPIERRE.

Chez moi, par exemple?...

MONTBEL, le regardant en riant.

Ah! non, certainement...

RIBEAUPIERRE.

Ces médecins sont tous les mêmes! Eh bien! moi, docteur, qui depuis vingt ans passe pour un esprit fort...

MONTBEL.

Ne plaisantez donc pas

RIBEAUPIERRE.

Parole d'honneur! j'y crois! et si le hasard me fait rencontrer mon médium... Savez-vous ce que c'est qu'un médium?...

MONTBEL.

Non!

RIBEAUPIERRE.

En magnétisme transcendant, nous appelons médium cette créature éthérée qui, placée sous le charme que nous exerçons sur elle, lit pour nous dans le livre du destin. C'est le trait d'union entre la créature et le créateur, c'est l'analyse dont nous sommes la synthèse, c'est...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et madame Séchard.

RIBEAUPIERRE.

Diable! tenons-nous, docteur... mon gendre est un homme grave qui craint toujours de compromettre sa cravate blanche.

MONTBEL.

Et votre fille?...

RIBEAUPIERRE.

Ce n'est pas un médium!

SCÈNE V.

LES MÊMES, OLIVIER, ATHÉNAÏS.

RIBEAUPIERRE, allant au-devant d'elle.

Bonsoir, chère enfant, comme te voilà belle!... tu as l'air d'un bouquet qu'une houri vient de cueillir au jardin de Mahomet!

ATHÉNAÏS

Oui! c'est bien la peine! je suis furieuse!...

RIBEAUPIERRE.

Qu'as-tu donc?

ATHÉNAÏS.

J'ai... j'ai que ce grand monde est d'une insolence qui n'a pas de nom. J'arrive... Cependant Sophie, en m'habillant, me répétait sans cesse : « Jamais je n'ai vu Madame si bien que ce soir. Ah! que Madame est bien coiffée!... je passerais ma nuit à regarder Madame!... » Dans l'antichambre, sous la porte, les domestiques et le concierge lui-même étaient là pour me voir passer... J'arrive, et c'est à peine si l'on me regarde : pas un mot! pas un compliment! les dames qui partent, et dont les toilettes sont perdues, ne s'aperçoivent seulement pas que la mienne est fraîche, et ne me font pas l'honneur de me redouter. Après ça, c'est votre faute!

RIBEAUPIERRE.

A moi?

ATHÉNAÏS.

Un nom! je vous l'ai toujours dit : il faut avant tout un nom! Qu'est-ce que madame Séchard?...

RIBEAUPIERRE.

Mais c'est tout simplement nne adorable créature.

OLIVIER.

Et la femme de M. Séchard, qui comptera quelque jour avec le monde.

ATHÉNAÏS.

Vous dites toujours ça. Je voudrais bien voir votre addition?

OLIVIER.

Cela ne tient qu'à vous. Mais cette petite guerre intestine que vous me faites, sans répit ni trêve, m'obsède et m'entrave. Laissez-moi, je vous prie, poursuivre ma route sans gêner ma marche. Le but est au bout : ne soyez donc pas le grain de sable qui m'empêche de l'atteindre.

ATHÉNAÏS.

Donnez donc à un homme votre jeunesse et votre argent pour en être ainsi... Ah! je suis bien malheureuse!...

RIBEAUPIERRE.

Voilà l'ornière! je vous l'avais bien dit, mon bon! le fiacre conjugal...

OLIVIER.

Eh bien?

RIBEAUPIERRE.

Je vois une pierre sous la roue, vous allez verser !

OLIVIER.

Il faut que je vous parle!

RIBEAUPIERRE.

Volontiers!... (A Montbel.) Docteur, présentez donc ma fille à ces dames, j'ai à causer avec mon gendre. (Montbel conduit Athénaïs qui remonte avec lui. — Olivier et Ribeaupierre sont à l'avant-scène.) Eh bien! qu'y a-t-il?

OLIVIER.

Il y a que tout cela est votre faute.

RIBEAUPIERRE.

Ah!... bien!... j'ai tort des deux côtés?.. Mon cher, je donne ma démission!... vous êtes bien et dûment marié; arrangez-vous!... Je commence à vous connaître comme si je vous avais fait!... Eh bien! vrai, je vous croyais plus fort que ça... Je ne veux plus qu'on me sermonne et qu'on me fasse aller!... vous comprenez qu'on m'a tellement mené par le nez qu'il est devenu sensible... et je crie maintenant quand on y touche!

OLIVIER.

Allons, ne me parlez donc pas de telles balivernes quand il s'agit d'une question d'avenir. Le marquis de Castel-Gonthier, que j'ai reçu à Nice, et qui m'a promis sa protection, va être ministre; demain, la nouvelle en sera au *Moniteur*. Il vient ici ce soir, il y est même déjà sans doute; aidez-moi à le joindre dans les salons.

RIBEAUPIERRE.

A la bonne heure! vous voilà redevenu gentil; comme ça nous pourrons nous entendre. (Ils sortent bras dessus bras dessous.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins RIBEAUPIERRE et OLIVIER, puis HENRI et MADELEINE.

PREMIÈRE DAME.

Non, je savais bien que le docteur nous trompait, moi; il savait que sont héros ne paraîtrait pas, il l'a posé en demi-dieu!

DEUXIÈME DAME.

Il est peut-être malade, comme moi?

MONTBEL.

Oh! ce n'est pas probable.

PREMIÈRE DAME.

Alors, c'est que sa femme est laide!

TROISIÈME DAME.

Et qu'il n'ose pas la montrer.

PREMIÈRE DAME.

Pardieu!

TOUTES.

Ils ne viendront pas!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et madame de Castel-Gonthier.

TOUTES.

Ah!

MONTBEL, aux dames.

Les paris sont ouverts! (On entend un murmure approbatif dans le second salon. Henri et Madeleine paraissent. Madeleine est rayonnante de santé et de bonheur; elle s'avance au bras de son mari pour saluer la duchesse qui marche au-devant d'eux.)

LA DUCHESSE.

Mais arrivez donc; n'êtes-vous pas le héros de cette fête? Les murs sont des échos qui répètent votre nom depuis deux heures.

HENRI.

Chère duchesse!...

MONTBEL.

Que je sois le premier à vous serrer la main!

HENRI.

Bon docteur!

LA DUCHESSE.

Soyez le bien-venu, Henri, ce n'est pas au puissant de demain que ces paroles s'adressent, c'est à l'ami d'hier.

HENRI.

Et c'est l'ami d'hier, l'ami de demain, l'ami de toujours, madame la duchesse, qui reçoit vos bonnes paroles comme une récompense du bien qu'il n'a pu faire encore; mais qu'il espère accomplir!

LA DUCHESSE.

Mais présentez-moi donc notre chère marquise.

HENRI, reprenant Madeleine au docteur.

Madeleine! madame la duchesse, ma seconde, hélas! ma seule mère!

LA DUCHESSE.

Vous le voyez, chère Madame, Henri était presque un fils pour nous... Laissez-moi croire que vous, vous serez tout à fait ma fille.

MADELEINE.

Ah! Madame, qu'ai-je fait pour mériter tant de bontés!...

LA DUCHESSE.

Vous êtes belle, Madame... et j'ai toujours pensé que la beauté, c'est l'empreinte physique dont Dieu marque ses créatures de prédilection... N'est-il pas vrai, heureux Henri?...

HENRI.

Oh! oui, bien heureux! si heureux qu'il me semble être sous le coup d'un grand malheur! Ah! je ne sais ce que l'avenir me rérerve, mais jusqu'ici ma vie n'a été qu'un long épanouisse-

ment; la Providence la couronne en m'envoyant la meilleure des femmes; cette femme, vous l'accueillez, vous la recevez dans votre maison, comme vous le fîtes autrefois pour celui que vous vous plaisiez à nommer votre enfant gâté!... Ah! Madame, soyez deux fois bénie puisque vous voulez être deux fois ma mère.

LA DUCHESSE.

Ah! si nous nous attendrissons, je me sauve! Est-ce dans un bal qu'on amène les larmes aux yeux des femmes?... Venez, chère belle, fuyons vite cette élégie!

MADELEINE.

Madame...

LA DUCHESSE.

Oh! soyez tranquille, je vous mène près de mes filles... Henri vous a dit, n'est-ce pas, que vous retrouveriez ici une seconde famille? Eh bien! c'est vers vos sœurs que je vais vous conduire.

HENRI.

Ne la gardez pas trop longtemps.

LA DUCHESSE.

Voulez-vous bien vous taire, vilain jaloux!.... A bientôt!.... (Sortant accompagnée de Madeleine et jetant un dernier regard à Henri.) Brave enfant!

SCÈNE VII.

HENRI, MONTBEL, INVITÉS, puis TRASCHKINE.

DEUXIÈME DAME, bas au docteur.

Il est charmant!

MONTBEL.

N'oubliez pas d'écrire à votre mari!

PREMIÈRE DAME.

Je n'ai pas bien vu sa femme!

MONTBEL.

Je comprends cela.

LA COMTESSE.

Présentez-nous-le donc?...

MONTBEL.

Mais...

TOUTES.

Voyons, docteur!...

MONTBEL.

Je me rends... Mon cher Henri, il faut absolument que vous vous laissiez féliciter par ces dames; elles veulent saluer le nouveau ministre.

HENRI, s'inclinant.

Oh! pas encore!

LA COMTESSE.

Bah! c'est si près que vous nous permettrez bien, monsieur le

marquis, la petite joie d'être les premières à vous donner le titre d'Excellence.

UN FONCTIONNAIRE.

J'irai demain présenter mes compliments officiels à M. le ministre. Aujourd'hui, monsieur le marquis, je suis heureux de vous féliciter officieusement.

MONTBEL, bas.

C'est un de vos administrés. Il est un peu troublé, ne lui en veuillez pas de vous donner en gros sous la monnaie de son enthousiasme.

HENRI, à un flot d'invités qui l'entourent pour le complimenter.

Messieurs!... Messieurs, ma nomination n'est pas encore au *Moniteur*.

MONTBEL.

Elle y sera demain.

LE FONCTIONNAIRE.

Moi, je crois qu'elle y était hier...

MONTBEL.

Voilà qui peut s'appeler un flatteur de la veille! Tenez, voici le prince Traschkine qui vient confirmer la bonne nouvelle...

HENRI.

C'est vous, mon prince...

TRASCHKINE.

Oui, mon cher Henri, je suis arrivé aujourd'hui, je me suis présenté à votre hôtel, et je suis bien heureux de vous serrer la main.

HENRI.

Vous saviez donc?...

TRASCHKINE.

C'est un choix glorieux, non-seulement pour vous, mais encore pour le pays qui vous emploie... (Aux personnes qui les entourent.) Oui, Messieurs, c'est en se servant d'hommes comme le marquis qu'un gouvernement s'honore et se fortifie... M. de Castel-Gonthier est jeune; jusqu'ici il a été parfaitement heureux et ne peut par conséquent avoir en même temps la pensée d'une mauvaise action. Son immense fortune, qui lui constitue la plus sûre de toutes les indépendances, lui permettra de résister aux tentations, aux influences fâcheuses. Jeune, riche et heureux! son administration sera donc énergique, juste et bonne... Je le répète, c'est le meilleur, le plus noble choix qu'on pouvait faire.

HENRI, rayonnant.

Ah! prince, vous me comblez! (Olivier a paru et s'approche peu à peu à travers la foule pour joindre Henri à la fin des compliments faits par Traschkine.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Permettez-moi, monsieur le marquis, de joindre à cet éloge distingué mes humbles, mais bien sincères félicitations.

HENRI, qui a tressailli au son de cette voix.

Hein?...

OLIVIER, continuant.

C'est une grande idée d'appeler au pouvoir les jeunes et vigoureuses intelligences...

HENRI.

Lui!

OLIVIER.

C'est vous qui ouvrez la marche, monsieur le marquis, et c'est justice; espérons maintenant que d'autres vous y suivront bientôt!

HENRI, qui pâlit en se trouvant enfin face à face avec Olivier.

Oh! la tête de Méduse!...

OLIVIER, dont l'étonnement commence.

Monsieur le marquis n'a pas oublié notre rencontre à Nice?..

HENRI, d'un air étrange.

Non! oh! non!..

OLIVIER.

Monsieur le marquis eut alors l'obligeance de me faire ses offres de service. J'espère qu'aujourd'hui le ministre se souviendra des promesses de l'ami.

HENRI.

De l'ami!..

OLIVIER, de plus en plus déconcerté.

Si le mot est trop ambitieux, monsieur le marquis, je dis : l'obligé, et vous demande comme faveur singulière de présenter ma femme à madame la marquise!

HENRI.

A madame la marquise?.. vous me demandez...

OLIVIER.

Je n'ai prétendu rien dire qui blessât monsieur le...

HENRI.

Mais que voulez-vous enfin?.. je ne sais... je ne... je ne vous connais pas!.. (Mouvement des assistants.)

OLIVIER.

Moi!..

HENRI.

Je ne vous connais pas, vous dis-je... (Il lui tourne le dos et remonte avec le docteur vers Traschkine qui s'est retiré à l'approche de Séchard. Olivier reste abasourdi.)

LE FONCTIONNAIRE, à ceux de son groupe.

Qu'a donc mon nouveau ministre? (En ce moment Ribeaupierre entre étourdiment, et court à Olivier.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RIBEAUPIERRE.

RIBEAUPERRE.

Je l'ai trouvée, cher ami?

OLIVIER.

Qui donc?

RIBEAUPIERRE.

Elle est là!..

OLIVIER.

Elle?...

RIBEAUPIERRE.

Dans la galerie à côté, elle vient par ici.

OLIVIER.

Ici!

RIBEAUPIERRE.

Vous allez parler pour moi, n'est-ce pas? Tenez... (Il montre à Olivier Madeleine qu'on ne voit pas encore.)

LE FONCTIONNAIRE, à la comtesse, lui désignant le côté par où regardent Ribeaupierre et Olivier.

Quelle est donc cette jolie personne qui donne le bras à la duchesse?

LA COMTESSE.

Vous ne la connaissez pas? mais c'est la marquise de Castel-Gonthier.

OLIVIER ET RIBEAUPIERRE.

Hein!

LA COMTESSE, au fonctionnaire.

Je vous présenterai...

RIBEAUPIERRE.

Comment, Madeleine serait...

ATHÉNAÏS.

Madeleine!..

OLIVIER, arrêtant Ribeaupierre et lui montrant Athénaïs.

Silence! (A lui-même.) Madeleine!...ah! je comprends enfin la froideur du marquis! Cette femme me poursuivra toute ma vie!

ATHÉNAÏS.

Comment, c'est elle qui... oh! je vais donc me venger des insolences de ces grandes dames!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, MADELEINE.

LA DUCHESSE, à Henri.

La voilà, cette chère marquise. Je vous la ramène, je vous la laisse bien à regret, mais il faut s'occuper un peu de ses invités.

HENRI.

Merci, chère Madame!

LA DUCHESSE.

A tout à l'heure.

HENRI.

Viens, Madeleine, viens que je te présente à l'un de mes meilleurs amis... (A Traschkine.) Prince, permettez-moi de vous présenter ma femme... (Madeleine tressaille.)

TRASCHKINE.

Votre...

HENRI.

La marquise de Castel-Gonthier... (Traschkine va pour parler, s'arrête, salue profondément et sort. — Henri qui a pris la main de Madeleine défaillante.) Qu'as-tu donc, chère enfant?.. qu'a donc le prince? (Nouveau tressaillement de Madeleine, à la vue de Séchard.) Ah! oui, oui, je comprends, le serpent caché sous les fleurs!.. (Regardant Séchard avec haine.) C'est à Nice, c'est chez lui que j'ai rencontré le prince?.. Mais que lui ai-je donc fait à cet homme?... Et Traschkine! Traschkine! si bon, si généreux! Oui, sa froideur, son silence, c'est le mépris... et cela parce que... Oh! les mots brûlent les lèvres!... Oh! secourez-moi, Seigneur! car je sens que la terre manque sous mes pieds. (Athénaïs cause avec animation au milieu d'un groupe dont elle est le centre. — On sent que la calomnie y fait son chemin.)

DEUXIÈME DAME.

Comment! la marquise serait...

ATHÉNAÏS.

Quand je vous l'affirme!

PREMIÈRE DAME.

Mais c'est affreux!

LA COMTESSE.

Il faut avertir la duchesse.

ATHÉNAÏS.

C'est déjà fait.

TOUTES.

Ah!.. (Continuant la causerie. — La musique se fait entendre. — Madeleine, qui est allée à Henri, absorbé.)

MADELEINE.

Henri!

HENRI, revenant à lui.

Hein? ah! c'est toi, chère enfant! toi!... ah! oui! On danse là-bas? viens... viens... la danse, c'est la joie de notre âge, et nous sommes si heureux.

MADELEINE.

Mon ami, je suis réellement souffrante et...

HENRI.

Eh bien! prends un peu de repos et nous allons partir... Comme la duchesse est charmante, n'est-ce pas!... comme elle t'a accueillie!... (Il a conduit Madeleine jusqu'au cercle des femmes, à un

siége vide où il la fait asseoir, mais dès qu'elle y a pris place, les dames se lèvent, s'éloignent.)

HENRI, à lui-même.

Ils s'en vont... (Haut.) Et le duc! Tu verras quelle bonhomie et quelle haute raison! (A part.) Ils nous fuient! (Tout le monde est remonté dans les salons. — Henri et sa femme restent seuls à l'avant-scène.)

MADELEINE.

Oh! mon Dieu!

HENRI.

Il ne faut pas t'effrayer, vois-tu!.. Le monde effarouche d'abord une pauvre enfant comme toi... mais on se rend bientôt maître de soi-même et des autres, et alors, c'est l'habitude qui... parce qu'il faut... Ah! Madeleine! ces gens-là m'ont brisé le cœur.

MADELEINE.

Mon Henri!...

HENRI.

Oh! je comprends maintenant comment les meilleures natures se pervertissent. J'étais bon moi, n'est-ce pas? Eh bien, je sens la haine envahir mon cœur! ces gens-là m'ont rendu méchant!

MADELEINE.

Mon bien-aimé!

HENRI.

Oh! mais, sois tranquille! je serai calme. D'ailleurs, nous pouvons nous désoler à notre aise, il n'y a personne autour de nous! personne n'est là pour épier nos larmes et se réjouir de notre douleur! Tout le monde a fui.

MADELEINE.

Eh bien! fuyons tout le monde. Oh! je l'avais prévu, Henri, j'ai eu tort de vivre...

HENRI.

Tais-toi!

MADELEINE.

Personne n'eût osé attaquer la marquise de Castel-Gonthier dans sa tombe! mais la mort était la seule excuse à notre union!.. l'amour, tes soins, ton respect ont fait un miracle en me rendant la vie! là est le mal!.. Tu m'as trop aimée! et puis je t'aimais tant! Mais que faire maintenant, mon Dieu!

HENRI.

Il faut lutter!

MADELEINE.

Non, non, nous ne pourrions pas résister aux coups que nous porterait l'opinion! L'opinion, vois-tu, Henri, c'est la goutte d'eau qui va miner lentement le rocher où nous avons bâti le nid de nos amours.

HENRI.

Que veux-tu donc, alors?

MADELEINE.

Je veux fuir dans quelque solitude ignorée, où nous puissions nous créer un monde à nous deux : la société veut nous séparer, la solitude nous réunira, dis, le veux-tu?

HENRI.

Te laisser courber sous le poids de cette muette insulte?... Non pas!

MADELEINE.

Henri, que vas-tu faire?

HENRI.

Poursuivre notre marche, la tête haute! je te présenterai au duc et demain, oh! demain, sois tranquille, aucun de ces courtisans ne sera assez osé pour attaquer le ministre dans sa femme! Viens!...

MADELEINE.

Henri!..

HENRI.

Viens, je le veux!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ah ! c'est vous, Henri ?

HENRI.

Madame la duchesse...

LA DUCHESSE.

Vous partiez?..

HENRI.

Non, Madame, je me rendais près de M. le duc.

LA DUCHESSE.

Mon mari... Mon Dieu! mon enfant, je ne sais comment vous dire cela... Le duc ne recevra pas ce soir.

HENRI.

Le duc...

LA DUCHESSE.

A peine entré dans les salons où il vous cherchait, Henri, le duc a été entouré, et ce groupe n'était point de vos amis... je venais moi-même annoncer votre présence, et je fus effrayée de la pâleur du duc! Je ne sais ce qu'on a pu lui dire contre vous... mais...

HENRI.

Mais...

LA DUCHESSE.

Le duc s'est retiré dans ses appartements, en me priant de l'y suivre.

HENRI, *avec douleur.*

Ah!

LA DUCHESSE.

Henri, vous m'avez nommée votre mère; le cœur d'une mère

ne change pas, mon enfant, et, quoi qu'il vous arrive, pensez à moi dans le bonheur; si le malheur vous frappe, venez à moi.

MADELEINE, lui prenant la main pour la porter à ses lèvres.

Oh! merci, merci pour lui, Madame!..

LA DUCHESSE, après avoir embrassé Madeleine au front.

Au revoir, Henri.

HENRI, lui serrant la main.

Adieu! adieu!.. (La duchesse s'éloigne. Les invités semblent se préparer au départ. Henri et Madeleine sont toujours seuls à l'avant-scène, Madeleine essuie ses larmes, Henri a les yeux fixés devant lui.) Ainsi, tout ce que j'ai aimé... tout ce que j'ai respecté... tout m'abandonne à la fois!.. oh! c'est trop!.. et tout cela... parce j'ai donné un nom à mon enfant!.. Un enfant, c'est sacré pourtant! Ce sang de mon sang... cette chair de ma chair n'ont-ils pas droit à la première place à mon foyer?.. Et c'est au nom de l'honneur que le monde m'en prescrirait l'abandon?.. Ah! c'est odieux! c'est bouffon!..

MADELEINE, se serrant contre lui.

Henri...

HENRI.

Madeleine!.. Madeleine!.. j'ai vieilli de dix ans depuis une heure!.. ma jeunesse s'éteint, mes yeux se dessillent, je vois le monde tel qu'il est; et, je te le dis : ce n'est pas un beau spectacle.

MADELEINE.

Mon Dieu! mon Dieu!..

HENRI.

Sais-tu ce qu'ils sont ces gens qui passent là-bas en se retirant de nous comme une nichée d'oiseaux effrayés qui rencontrent l'ombre d'un mancenilier?.. Écoute : cet homme à l'œil épanoui, à la lèvre sensuelle, qui sourit des bons mots qu'il se raconte tout bas, c'est Ribcaupierre, don Juan édenté, tardif libertin, qui, pour émanciper ses vices, jette sa fille à la tête du premier venu!.. Celui-ci, oh! celui-ci tu le connais, c'est Olivier Séchard, digne gendre d'un tel beau-père... Tu frémis! pourquoi?..

MADELEINE.

Henri...

HENRI.

Ne rougis pas, enfant. N'as-tu pas fait l'aumône, tout à l'heure en passant, à un malheureux qui était né sans bras?.. Eh bien, celui-ci est né sans cœur, voilà toute la différence. Ah! lâchetés mesquines, stupidités étroites, sottises serviles et basses, je vous avais bien entrevues dans le cours de ma vie, et j'avais dédaigné de vous flageller... je vous croyais seulement bêtes, mais vous êtes méchantes!.. Oh!.. prenez garde, préparez-vous à la lutte, car je descends dans l'arène... l'athlète va se huiler pour le combat. (Il remonte vers Séchard.)

OLIVIER.

Monsieur le marquis...

HENRI.

Vous avez frappé en moi l'homme privé... mais l'homme politique est encore debout!.. c'est lui qui vous répondra!..

OLIVIER.

Un homme ne se divise pas, et je sais de bonne source que la démission de Votre Excellence est acceptée d'avance.

MADELEINE.

Henri!.. au nom de notre enfant!..

HENRI.

Place!.. (Tout le monde s'écarte pour le laisser passer.)

ACTE QUATRIÈME.

L'intérieur de l'observatoire au château de Castel-Gonthier.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, LÉONARD, MADELEINE, FROICHAULT, CLOPIN, en domestique de la maison.

(Madeleine et Henri sont en grand deuil. Sur un guéridon, près de Henri, est un portrait d'enfant, couvert d'un crêpe. Madeleine est assise à une autre table à l'avant-scène opposée. Froichault est debout devant elle. Clopin fait la desserte d'une petite table au fond.)

LÉONARD.

Vous devez à monsieur le marquis deux termes de fermages échus, père Froichault, les lui apportez-vous?..

FROICHAULT.

Seigneur Dieu!.. où donc que j'aurais pris l'argent pour ça?..

LÉONARD.

Que venez-vous faire alors?..

FROICHAULT.

Eh ben, je viens faire la grosse ouvrage!.. rentrer le bois, fendre les bûches, et puis aussi, implorer la miséricorde de monsieur le marquis, ainsi que celle de sa digne et sainte femme.

MADELEINE.

Vous avez raison, mon ami, jamais ma miséricorde ne vous fera défaut ni aux uns ni aux autres... ne sommes-nous pas venus ici, le marquis et moi, seulement pour soulager vos misères à tous!.. et depuis la mort de notre cher enfant, n'êtes-vous pas notre seule famile...

FROICHAULT.

Mais oui... mais oui... c'est ça, chère dame... c'est ce que je me tue de leur dire... c'est ce que je réponds à tout bout de champ aux mauvaises langues, qui vont répétant à tout un chacun que, si vous êtes venus habiter Castel-Gontier, ce n'est pas par goût, c'est parce que les mondes de Paris, ils vous ont comme ça...

LÉONARD.

Hein?..

FROICHAULT.

Suffit!.. je m'entends!..

MADELEINE.

Quoi?

LÉONARD.

Que prétendez-vous donc dire?..

FROICHAULT.

Moi, rien, monsieur l'intendant, d'ailleurs, on m'appelle le père Guiole, je suis donc trop bête pour inventer des menteries; je suis trop vieux aussi; la vieillesse est prudente.

LÉONARD.

Ce qui ne vous empêche de courir tous les cabarets du pays, pour y semer la discorde et la haine contre monsieur le marquis...

FROICHAULT.

Moi!.. ah! Seigneur Dieu!.. si l'on peut dire!...

LÉONARD.

Drôle!..

MADELEINE.

Léonard!..

LÉONARD.

Ah! pardon, madame la marquise... mais permettez-moi de vous dire que votre bonté... j'allais dire votre faiblesse, produit des résultats déplorables... vos propriétés sont traitées en pays conquis, par ceux-là même que vous avez la prétention de sauver de la misère...

MADELEINE.

Allons, allons, vous exagérez!.. Avouez que vous m'en voulez un peu d'avoir empiété sur vos fonctions... et qu'il vous déplaît de me voir m'occuper moi-même des affaires de ces braves gens!

LÉONARD.

C'est vrai... car tout allait bien mieux, quand..

MADELEINE, *emmenant Léonard à l'avant-scène.*

Léonard, ne voyez-vous pas que c'est le seul moyen de me rapprocher quelquefois de Henri... Comment le verrais-je, si je ne feignais à chaque instant d'avoir besoin de quelque renseignement que je viens prendre auprès de lui... C'est ici que je le trouve toujours, Léonard, enfermé dans ce coin du château, comme un aigle dans son aire!..

LÉONARD.

Pauvre Madame!

MADELEINE.

Laissez-moi donc accomplir mon œuvre de miséricorde... vous voyez bien que j'y ai plus d'intérêt que les malheureux dans les mains desquels tombent mes secours...

LÉONARD.

Soit, madame la marquise, vous aurez le beau rôle. Mais permettez-moi, dans votre intérêt, de garder le mauvais. (*Se tour-*

nant vers Froichault.) Père Froichault, madame la marquise vient d'intercéder pour vous; nous attendrons peut-être encore un terme le payement de vos loyers.

FROICHAULT.

Ah! ben sûr que madame la marquise attendra; car c'est une vraie grande dame, elle; elle ne voudrait point ressembler à cette parvenue du château de Laversin.

LÉONARD.

Froichault!..

FROICHAULT.

Une fille de rien, madame la marquise; une danseuse qui a acheté le plus beau domaine du pays avec l'argent de ses amoureux, et qui, maintenant qu'elle est riche, passe son temps à faire enrager le pauvre monde!

LÉONARD.

Allons, c'est bien!

FROICHAULT.

Non, monsieur l'intendant, vous ne m'empêcherez pas de dire que si tout le monde ressemblait à madame la marquise, les choses n'en iraient que mieux. Mais les vrais seigneurs, y en a plus!... ah! excepté celui qui vient d'acheter le château de Grandville!.. Ah! v'là un brave homme de seigneur!.. et grand!.. et généreux!.. Mais c'est pas un Français, celui-là, par exemple, c'est un prince russe!

MADELEINE.

Un prince russe?

FROICHAULT.

Eh ben, oui, un prince russe!.. Pas vrai, Clopin?

CLOPIN.

Je ne sais pas, moi!

FROICHAULT, avec un suprême dédain.

Tu ne sais point, toi, valetaille!.. Parce que ça a une livrée sur le dos, ça joue déjà l'importance; ça a peur de se compromettre, et ça oublie ceux qui y ont mis le pain à la bouche! Ah! je l'aimais tant, mon Dieu!..

MADELEINE.

Remettez-vous, brave homme!

LÉONARD.

Ne voyez-vous pas qu'il joue la comédie de l'attendrissement!.. Oh! le vieux lascar est madré... et si j'étais complétement le maître, je traiterais si rudement tous ses pareils, que...

HENRI, intervenant.

Tu aurais tort, Léonard... Tes rigueurs contre ces malheureux ne m'ont déjà que trop causé d'ennuis; et le préfet, qui est en tournée dans le pays, me fait appeler ce soir pour répondre à des plaintes qui lui ont été adressées contre toi et contre moi-même.

LÉONARD.

Mais cependant, mon ami...

HENRI.

Allons, tu as tort, te dis-je.

MADELEINE.

Alors, vous m'approuvez, n'est-ce pas, mon ami? Et ce que je disais tout à l'heure...

HENRI.

Non, Madame, non... je ne saurais approuver la marquise de Castel-Gonthier discutant avec maître Froiehault le prix de ses fermages. Il ne me plaît pas de vous entendre mettre les enchères sur un pré; il ne me plaît pas, enfin, que vous sachiez ce que rapporte une métairie ou ce qu'un clos peut produire... Ce n'était pas ainsi que les choses se passaient autrefois, madame la marquise!

MADELEINE, la tête dans ses mains.

Oh! Henri! Henri!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTIERN.

CHRISTIERN.

Bonjour, Henri.

HENRI, remontant.

Bonjour.

CHRISTIERN.

Qu'as-tu donc?

HENRI.

Moi, rien! (Prenant Christiern par la main et l'amenant près du portrait d'enfant, qu'il montre avec un geste expressif.) Tu vois bien que je n'ai plus rien!

CHRISTIERN.

Henri.

HENRI.

Mon cher petit Georges!... Ah! tu l'aimais aussi, toi!... la dernière fois qu'on l'a sorti, c'est toi qui soutenais la frêle créature... Cher ange! il souriait avec bonheur aux premiers rayons d'un soleil printanier... on aurait dit que ses pauvres petits membres amaigris se dilataient sous l'impression bienfaisante d'un ciel plus clément!... Le cher amour aimait les fleurs, tu en avais empli ses petits bras, t'en souviens-tu? Mais les bras étaient trop faibles, ils s'ouvrirent pour laisser tomber le fardeau parfumé qui joncha le sol à ses pieds... En tombant, les plus belles fleurs s'étaient brisées ou flétries! tu crus à un présage, ami, tu détournas la tête pour essuyer une larme!... Hélas! tu avais raison! c'était un présage! huit jours plus tard notre Georges était mort!

CHRISTIERN.

Henri, sois fort! mon Henri, sois vaillant!

HENRI.

Ah! pardonne-moi; mais il faut avoir été père pour savoir tout ce qu'il y a de terrible dans ce mot : Mon enfant est mort!... un enfant! ah! tu ne sais pas ce que c'est qu'un enfant!... entendre une voix, qui vous remue jusqu'au fond des entrailles, vous appeler : Mon père!... suivre avec des battements de cœur les premiers bégayements et les pas mal assurés de ce cher petit être... arriver au jardin, l'œil courroucé, près d'une plate-bande ravagée, et puis tout à coup sourire en reconnaissant les pas de son enfant!.. Passer de longues soirées d'hiver couché sur les tapis d'un salon, inventant pour son fils ces jeux qu'un père seul sait trouver; puis, le voir s'endormir sur les genoux de la mère, et pendant qu'elle le berce, en le regardant, suivre d'un œil attendri ce sommeil qu'on a si justement nommé l'angélique sommeil de l'enfant; sentir ses petites mains chercher instinctivement votre visage pour y déposer le baiser du soir accoutumé... Avoir senti tout cela, Christiern, et puis tout à coup plus rien! le vide! le néant! Oh! mon Georges! je ne te verrai plus!... je ne te verrai plus!...

MADELEINE.

C'est vrai, Henri, vous avez raison de pleurer; car votre sacrifice est devenu stérile!... Vous m'aviez épousée pour donner un nom à notre enfant, et le pauvre Georges est mort!...

HENRI.

Qu'avez-vous donc?... vous ai-je fait entendre un reproche... et craignez-vous que je n'aie pas le courage d'accomplir mon devoir jusqu'au bout? (Il remonte d'un côté du théâtre.)

MADELEINE.

Son devoir! toujours son devoir! (Elle remonte l'autre côté.)

LÉONARD.

Tu sors, Henri?

HENRI.

Sans doute.

LÉONARD.

Où vas-tu donc?

HENRI.

Ne dois-je pas voir le préfet, pour réparer tes bévues?...

FROICHAULT, bas à Clopin.

Not' parfait! M. Olivier Séchart.

CLOPIN, de même.

Eh ben oui! celui avec qui que not' dame, à ce qu'on dit...

FROICHAULT.

Est-ce que le marquis sait que M. Séchard est not' parfait?... est-ce qu'il l'aurait dit à sa femme?...

CLOPIN.

Oh! que non; mais ça ne fait rien, le torchon brûle pas moins.

FROICHAULT.

Tant mieux! j'espère bien que la bicoque en fera bientôt autant!

CLOPIN.

Quoi?

FROICHAULT.

Tais-toi, mioche, et sauve tes nippes!

CLOPIN.

Comment! vous voulez...?

FROICHAULT.

Je veux les tarres.

CLOPIN.

Ah!

FROICHAULT.

Ne fais donc pas le bêta!... j'ai arrosé le bois de résine, et le coup est pour ce soir!

HENRI, s'approchant.

Que vous dites-vous donc là tous deux?

FROICHAULT.

Rien, monsieur le marquis!

HENRI.

Viens, descends avec moi...

FROICHAULT, très-obséquieux.

A vos ordres, monsieur le marquis.

HENRI.

Allons, dépêchons!...

FROICHAULT.

Voilà, monsieur le marquis, voilà!... (A Clopin bas.) Gare à tes nippes! (Il sort avec Henri en saluant très-bas. Clopin emporte la desserte par l'autre porte.)

SCÈNE III.

MADELEINE, CHRISTIERN, LÉONARD, puis LE PRINCE TRASCHKINE, en dehors.

CHRISTIERN.

Pauvre Henri!

MADELEINE.

Aucun d'eux n'a dit pauvre Madeleine!

LÉONARD.

Pardon, madame la marquise!... mais vous savez bien, n'est-ce pas, que moi je vous suis dévoué jusqu'à la mort?

MADELEINE.

C'est vrai, Léonard, vous m'avez toujours défendue, vous!

CHRISTIERN.

Ai-je jamais en rien manqué aux convenances, madame la marquise?...

MADELEINE.

Ah! oui! les convenances! le devoir! Monsieur le comte, vous, si loyal pour d'autres, et si injuste dès qu'il s'agit de moi!... interrogez-vous et répondez-moi franchement, comme je vous parle... Vous m'avez dit, un jour, avec une certaine solennité : « Quoi qu'il arrive, Madame, je n'oublirai jamais ce que vous avez fait de notre Henri!... » Monsieur le comte, êtes-vous bien sûr de ne l'avoir pas oublié?...

CHRISTIERN.

Je suis sûr, Madame, que mon ami, celui que j'aime plus que ma vie, endure pour vous un martyre horrible!

MADELEINE.

Et moi, me croyez-vous donc bien heureuse?

CHRISTIERN.

Mais peut-être est-ce à tort que vous...

MADELEINE.

Ah! tenez, trêve aux lâchetés de paroles... aux hypocrisies de langage! Le marquis et moi, nous restons au-dessous de la tâche que nous avons entreprise.

CHRISTIERN.

Je n'ai pas dit...

MADELEINE.

Ah! les faux grands cœurs que vous êtes!... croyez-vous donc qu'on puisse gravir si facilement ces sommets ardus qu'habite l'héroïsme?... Oui, je sais bien, dans la fougue des premières années, vous vous dites: Nous sommes forts, nous serons vaillants, nous vaudrons mieux que nos aînés! et, les yeux tournés vers le ciel, vous mettez, avec des larmes d'enthousiasme, le pied sur cette chose immonde que vous appelez les préjugés!.. Oh! insensés, mille fois insensés!... Venez donc, venez tous contempler deux malheureux écrasés dans cette guerre entreprise contre une société qu'on peut bien attaquer, mais qu'on ne peut jamais vaincre!... Ah! si je vous disais tout : nos luttes muettes et nos nuits de solitaire insomnie!... si je vous montrais ces effroyables tête-à-tête de tous les jours, dans un grand salon désert, où sans qu'une parole s'échangeât... un duel terrible se livrait entre nous... et ces longs silences pendant lesquels les battements de nos cœurs nous racontaient nos tortures... Si je vous disais enfin que le meilleur des hommes a passé sa vie à souffleter du regard une pauvre femme en lui reprochant un passé contre lequel elle était impuissante!... Alors vous comprendriez, jeunes fous, qu'il faut être plus qu'un homme, il faut être un Dieu! pour avoir le courage de relever Madeleine la pécheresse, sans lui cracher sa honte au visage!

LÉONARD.

Madame! chère Madame!

MADELEINE.

Ah! vous voyez bien, Léonard, que j'avais raison de vouloir

mourir quand vous m'avez recueillie!... (Léonard va pour répondre, l'émotion le suffoque, il remonte à la fenêtre du fond et s'y accoude.)

CHRISTIERN.

Et maintenant, madame la marquise, que comptez-vous faire?

MADELEINE.

Puisque la mort m'a déjà trahie une fois, je veux échapper, par la fuite, à cette odieuse vie où je finirais par haïr celui que j'ai tant aimé... je veux... Mais à quoi pensez-vous donc, monsieur le comte?

CHRISTIERN, regardant Madeleine dans les yeux.

Je pense à Mignon, regrettant sa patrie!

MADELEINE.

Et à Madeleine regrettant sa liberté, n'est-ce pas?... Ah! que Dieu vous pardonne!... vous ne me comprenez pas!...

TRASCHKINE, au dehors, à Léonard qui est à la fenêtre.

Pardon, Monsieur, vous êtes du pays?

LÉONARD.

Oui, Monsieur!

TRASCHKINE.

Je crois que je me suis égaré, voulez-vous me remettre dans mon chemin?

MADELEINE.

Cette voix!...

LÉONARD.

Très-volontiers, Monsieur. Où allez-vous?

TRANSCHKINE.

Au château de Granville, en suis-je loin?

LÉONARD.

A deux lieues environ...

MADELEINE.

Léonard!

LÉONARD, se retournant.

Madame la marquise?...

MADELEINE.

A qui parlez-vous donc là?

LÉONARD.

Au nouveau propriétaire du château de Grandville.

MADELEINE.

Lui! le prince Traschkine!... Allons, mon malheur est complet!...

CHRISTIERN, qui a tout observé, à part.

Comme elle est troublée, mes soupçons étaient donc justes!.. et ce désespoir n'était qu'une ruse infâme!

LÉONARD, qui est retourné à la fenêtre.

Mais la nuit est déjà bien noire, Monsieur! vous ne retrouveriez pas votre chemin dans la forêt : si vous voulez bien le permettre, je vais vous donner un guide.

TRASCHKINE.

Mille grâces, Monsieur!

LÉONAD, appelant.

Clopin!

MADELEINE, allant à la table.

Allons, il le faut, ce grand cœur me comprendra, lui!..

CLOPIN, entrant à Léonard.

Vous m'appelez, Monsieur?

LÉONARD.

Oui! sers de guide jusqu'au château de Grandville à la personne qui est au bas de la tourelle.

MADELEINE, qui s'est approchée de la table, a écrit quelques mots à la hâte; elle les glisse dans la main de Clopin.

Et remets-lui ce billet..

LÉONARD, qui était sorti, rentrant.

Eh bien?

CLOPIN.

Voilà, Monsieur. (Ils sortent tous deux.)

MADELEINE s'approche de Christiern, quand Clopin et Léonard sont sortis.

Monsieur le comte, j'ai besoin d'être seule.

CHRISTIERN.

Je le sais, Madam

MADELEINE.

Monsieur le comte, retirez-vous.

CHRISTIERN.

Je n'en ferai rien, Madame.

MADELEINE.

Comte Christiern, prenez garde à ce que vous allez faire! Ce que je veux en ce moment, c'est prévenir un grand malheur! songez-y! il y va de la vie de deux hommes, de l'honneur, du repos d'une famille!

CHRISTIERN.

C'est parce que je crois que l'honneur et le repos du marquis de Castel-Gonthier sont en jeu dans cette partie... que je reste ici, Madame.

MADELEINE.

Quoi! vous voulez!... (Voyant entrer Traschkine.) Allons, le sort en est jeté!..

SCÈNE IV.

CHRISTIERN, MADELEINE, TRASCHKINE, puis CLOPIN.

CLOPIN.

C'est ici, Monsieur, entrez. (Il fait entrer Traschkine.)

CHRISTIERN.

C'est bien, laisse-nous. (Clopin sort.)

TRASCHKINE, le billet à la main.

Vous ici, madame la marquise! Ah! j'ignorais complétement que je fusse votre voisin de campagne.

CHRISTIERN, scandant les mots.

Vous ignoriez, prince...

TRASCHKINE.

Oui, Monsieur, je viens d'avoir l'honneur de le dire.

CHRISTIERN.

Mais ce que vous avez dit par courtoisie pour Madame n'est peut-être pas d'une loyauté parfaite vis-à-vis de moi.

TRASCHKINE.

Monsieur...

CHRISTIERN.

Oh! soyez tranquille, je vous rendrai compte de toutes mes paroles, mais auparavant laissez-moi vous dire que je ne suis pas la dupe de la comédie que tous deux vous jouez en ce moment.

TRASCHKINE.

Monsieur le comte, je ne vous comprends pas...

CHRISTIERN.

Permettez, prince : si je parle ainsi, c'est que le comte Christiern, palatin de Sandomir, en a chèrement acheté le droit.

TRASCHKINE.

Quoi! celui que dans l'armée hongroise on appelait le palatin de Sandomir...

CHRISTIERN.

Je suis cet homme! Pendant que debout encore je voyais tomber à mes côtés mon père et mes deux frères, vos soldats, prince Traschkine, incendiaient mon château, l'ancien palatinat de Sandomir. J'avais une sœur, prince, une pauvre enfant de trois ans... les barbares l'ont laissé brûler avec tous mes serviteurs, et quand j'arrivai près de l'ancien château de mes pères, je ne trouvai que des ruines fumantes sans personne pour me raconter mon désastre. J'étais désormais seul au monde, sans famille, comme j'étais sans patrie. Et maintenant, croyez-vous que l'homme, qui sans plaintes a supporté ces rudes coups, n'ait pas une certaine autorité de parole? Croyez-vous que, quand il vient de surprendre le prince Traschkine chez la marquise de Castel-Gonthier, le comte Christiern n'ait pas le droit de répéter à son ami ce qu'il lui disait ce matin, c'est-à-dire qu'il est arrivé au bord du gouffre où devait le précipiter cette impure liaison. La race des praticiens s'en va, dites-vous à vos heures de mélancolie. Eh! que voulez-vous donc qu'elle devienne, si les premiers d'entre eux vont livrer leur nom, leur postérité, leur honneur à des femmes indignes pour lesquelles ils blasonnent les fautes du passé et les hontes de l'avenir.

TRASCHKINE.

Taisez-vous, comte Christiern, car vous venez de prononcer de sacriléges paroles; cette femme que vous insultez...

CHRISTIERN.

Eh bien?

TRASCHKINE.

Eh bien! oui, c'est moi qui commandais les troupes qui furent chargées d'occuper votre palatinat; j'arrivai trop tard pour empêcher l'incendie de votre château, mais apercevant dans les combles une pauvre petite fille de trois ans qui me tendait les bras en pleurant, je m'élançai au péril de ma vie à travers les escaliers en flammes, et je ramenai dans la cour la pauvre enfant saine et sauve. Je croyais avoir sauvé la fille de quelque serviteur. Comment croire, en effet, qu'un gentilhomme n'a pas su protéger plus efficacement sa famille? Comment imaginer qu'il a été soutenir dans une lutte qu'il sait impossible l'honneur de son pays, pendant qu'on lui ravit dans sa maison abandonnée par lui l'honneur de son nom!

CHRISTIERN.

Prince...

TRASCHKINE.

Oui, Monsieur, cette enfant recueillie par moi, insultée par vous, la voilà, c'est votre sœur.

CHRISTIERN.

Elle!... elle que... (Lui tendant les bras.) Ah! Madeleine!...

MADELEINE, s'élançant.

Mon frère!...

TRASCHKINE, l'arrêtant.

Oui, c'est votre frère par le sang, mais l'est-il par les actes? vous a-t-il guidée? vous a-t-il soutenue, vous a-t-il conduite? Apprenez, comte, qu'avant de livrer notre existence au hasard des batailles, il faut commencer par sauvegarder la vie de nos fils, et surtout l'honneur de nos filles!

CHRISTIERN, venant s'agenouiller devant Madeleine.

Ma sœur! ma sœur!

MADELEINE, l'embrassant.

Mon frère!

TRASCHKINE, tendant la main à Christiern.

Bien! comte!

CHRISTIERN, se relevant.

Oui, je m'incline devant la pauvre abandonnée; mais si j'ai fléchi le genou en présence du prince Traschkine, c'est que, dans une heure, le prince Traschkine ne pourra plus le raconter à personne.

TRASCHKINE.

Je suis à vos ordres, Monsieur.

CHRISTIERN.

C'est bien.

MADELEINE.

Mais ce duel est impossible!

CHRISTIERN.

Qui donc l'empêchera?

MADELEINE.

Moi! moi que vous placez ici comme la tête du condamné

entre la hache et le billot. Et d'ailleurs... (Courant à la fenêtre.) Henri revient, il rentre par la grille du château. Prince, au nom du ciel, qu'il ne vous trouve pas ici!

CHRISTIERN.

Venez, Monsieur.

MADELEINE.

Oh! non, Christiern, ne me quittez pas, si Henri se doutait...

CHRISTIERN.

Soit! (A Traschkine.) Je vous rejoins au bas de la tourelle. (Il prend la lumière et va à la porte qui donne dans l'intérieur des appartements pour éclairer Henri.)

MADELEINE, bas et vivement à Traschkine.

Prince, sur ma vie, sur votre foi de gentilhomme, jurez-moi de ne pas rencontrer mon frère avant de m'avoir entendu.

TRASCHKINE.

Où vous reverrai-je?

MADELEINE.

A la grille du parc dans un instant... allez.

TRASCHKINE.

Je vous attends. (Traschkine sort au moment où Henri, éclairé par Christiern, entre en scène. Madeleine masque vivement la porte par où le prince est sorti.)

SCÈNE V.

CHRISTIERN, HENRI, MADELEINE.

CHRISTIERN.

Comme tu es pâle!

HENRI.

Hein?

CHRISTIERN.

Tu souffres?

HENRI.

Moi!

MADELEINE.

La fatigue de la marche, peut-être?

HENRI.

Oui, c'est cela.

CHRISTIERN.

D'où viens-tu donc?

HENRI.

D'où je viens! mais je viens de chez le préfet.

CHRISTIERN.

Henri...

HENRI.

Je te dirai... mais va, va, laisse-moi. (Christiern sort. — Moment de silence. Quand la porte est fermée, Henri va vivement à Madaleine.)

SCÈNE VI.

HENRI, MADELEINE.

HENRI.

Combien sont-ils?

MADELEINE.

Je ne comprends pas.

HENRI.

Olivier Séchard !... le prince Traschkine !... Combien sont-ils ?

MADELEINE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

HENRI.

Allons, femme, mentez donc jusqu'au bout. Ayez donc le courage de monter sans rougir les derniers degrés de l'infamie !

MADELEINE.

Henri !

HENRI.

Misérable !

MADELEINE.

Je vous jure...

HENRI.

Ah ! laissez-moi parler. A moins d'être le dernier des monstres, il doit encore rester quelque part dans un recoin caché de votre cœur une place pour le remords ; eh bien, c'est à cette place que je veux aller frapper. Vous ne pouvez pas savoir combien vous m'avez torturé à votre insu, depuis quatre ans que je porte la chaîne de cette impure liaison. Ah ! j'ai bien souffert, allez ! Vous me voyiez bon, vous me voyiez jeune, vous me voyiez souriant, et vous disiez : « Il est heureux ! » Erreur ! j'endurais le supplice d'un damné. Mais, dans la loyauté de ma conscience, je me condamnais pauvre imbécile, n'est-ce pas ? je me condamnais à un silence que je n'aurais jamais rompu, si vous n'aviez amené de nouvelles hontes dans ma maison. Ah ! que de fois, les mains dans les mains, les yeux sur les yeux, passant de longues heures dans ces muettes extases qui me semblaient la plus sainte joie de la jeunesse, que de fois, me voyant tressaillir, ne m'avez-vous pas demandé : « Qu'as-tu donc, Henri ? » Ce que j'avais, je vais vous le dire maintenant ! C'était votre passé qui me mordait au cœur.

MADELEINE.

Misérable que je suis !

HENRI.

Oh ! je vous le dis, j'ai bien souffert. Et vous, pendant ce temps... Ah ! Madeleine, si coupable que vous soyez même à vos propres yeux, si vous aviez vu l'autel que je vous avais dressé dans mon cœur, vrai ! vous auriez hésité avant de le

renverser. Vous étiez là si candide et si chastement belle ! Et maintenant, vous voilà gémissant sur votre honte et la mienne. Et moi, qui me serais fait tuer pour un mot, un regard, un sourire qui vous auraient blessé, je suis là vous insultant, vous traitant comme une impudique, comme une... Oh ! tenez, j'en pleure, lâche que je suis !

MADELEINE.

Henri, quand le criminel est condamné à mort, il trouve au pied de l'échafaud un prêtre à qui se confesser. Henri, voulez-vous être ce prêtre ? Henri, je me confesse à vous. (Elle tombe à genoux aux pieds d'Henri.)

HENRI.

C'est donc bien vrai, vous êtes donc bien coupable ?

MADELEINE.

Non, pas comme vous le croyez. Henri, vous m'avez brisé le cœur sous vos pieds, et vous êtes bon cependant : vous avez souffert, dites-vous. Eh bien, si vous aviez à vous venger de moi, vous êtes cruellement vengé ; car vous m'avez tuée, Henri, je vous le dis, vous m'avez tuée.

HENRI.

Madeleine...

MADELEINE.

Oh ! comment as-tu pu croire... Quel est le monstre qui a ourdi cette odieuse trame ? Écoute, Henri, et ne m'interromps pas ; car je n'ai pas beaucoup de force, vois-tu, et puis je crois que ma mémoire s'en va... Je ne sais plus, moi, j'ai mal dans la tête.

HENRI.

Parle, je t'écoute.

MADELEINE.

Te souviens-tu, Henri, de nos belles soirées d'Italie ? quand, assis au bord de la mer, comme tu le disais tout à l'heure, les mains dans les mains, nous regardions le coucher du soleil, pendant que l'eau caressait nos pieds et que le bruit de la lame répondait aux doux cantiques que l'amour chantait au fond de nos cœurs.

HENRI.

Si je m'en souviens !

MADELEINE.

Eh bien ! j'ai essayé souvent alors, dans ma loyauté, car moi aussi, je suis loyale... Oh ! que tu m'as fait de mal, Henri !... J'ai essayé de te raconter ma vie et toujours tu as refusé.

HENRI.

Oui.

MADELEINE.

Ta vie, me disais-tu, part du jour où je t'ai connue...

HENRI.

C'est vrai.

MADELEINE.

Henri, je n'ai plus le droit de me taire aujourd'hui. Écoutez-moi donc, écoutez-moi, car je vais parler comme je parlerais à Dieu!

HENRI.

Soit!

MADELEINE.

Henri! (Après un temps.) Mais il faudrait être femme pour comprendre ce qui se passa alors en moi; ce fut la conscience de ma première faute qui m'entraîna à en commettre une seconde. J'espérais purifier mon cœur. Pensez donc, Henri, jamais je n'ai reçu les baisers d'une mère, jamais je ne me suis sentie entourée de cette sainte atmosphère de la famille qui élève, réchauffe et sanctifie. (Fondant en larmes.) Oh! je ne cherche pas à me justifier au moins..... Je m'aperçus bientôt avec horreur que je m'étais trompée et que cette faute était pire que la première. C'est alors que j'ai voulu mourir! c'est alors que vous m'avez sauvée, sauvée! (Avec désespoir.) Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé dormir au fond de la mer, sur ce lit de goëmon, où j'aurais trouvé le repos éternel.

HENRI.

Mais alors! Olivier Séchard...

MADELEINE.

Olivier Séchard était le secrétaire du prince Traschkine, et c'est lui qui m'enleva de son château.

HENRI.

Oh! l'infâme!

MADELEINE.

Comment!

HENRI.

Mais cet homme qui m'a fait appeler, que j'ai vu tout à l'heure, c'est Olivier Séchard. Et celui qui t'a dénoncée à moi, c'est encore Olivier Séchard.

MADELEINE.

Et tu as cru?

HENRI.

Ah! Madeleine, j'ai été moins grand que toi, je t'ai condamnée d'abord.

MADELEINE.

Pauvre Henri!

HENRI.

Et tu ne savais pas que le prince habitait...

MADELEINE.

Il y a une heure que je l'ignorais encore!

HENRI.

Et ces deux hommes...

MADELEINE, poussant un cri.

Ah! Henri, Henri!

HENRI.

Oh! pardon, pardon; nous avons péché par la même cause, va; et ce n'est pas le hasard seul, c'est la Providence qui nous a réunis. Moi non plus, je n'ai pas connu ma mère. Le riche héritier n'a pas plus que la pauvre abandonnée, reçu ces premières caresses qui, pour les enfants, sont le pain de l'âme Tu n'as pas eu de famille, pauvre enfant, eh bien! viens, je serai ta famille! Viens dans mes bras, viens sur mon cœur; viens et pardonne-moi, ma bien-aimée, ma chère, ma belle Madeleine!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LÉONARD, puis CHRISTIERN et FROICHAULT.

LÉONARD.

Fuyez! fuyez! toute l'aile droite du château est en feu.

MADELEINE.

Quoi!

LÉONARD.

Fuyez, au nom du ciel! dans une heure, les flammes auront gagné cette tourelle.

HENRI.

Eh! que nous importe! Que ce château s'écroule avec un exécrable passé, que nous importe! Cet incendie, Madeleine, c'est l'aube du nouvel avenir qui se lève pour nous.

LÉONARD.

Au nom de votre salut, pas de retards inutiles...

HENRI.

Va, va, Madeleine; fais à la hâte tes préparatifs de départ, pendant que je réunis ici mes titres, mes papiers de famille. (Madeleine sort.)

CHRISTIERN, entrant.

Je ne l'ai pas retrouvé!

HENRI.

Qui?

CHRISTIERN.

Ce lâche, ce misérable, le prince Traschkine, enfin!

HENRI.

Traschkine! tu l'as donc vu?

CHRISTIERN.

Oui, là... tout à l'heure... avec Madeleine.

HENRI.

Ici! chez moi!... Madeleine a revu Traschkine!... (Appelant.) Madeleine! (Il entre dans la chambre.) Madeleine! Madeleine!.. (Reparaissant.) Personne!... Où est-elle donc?

FROICHAULT, à la porte de la tourelle.

Madame la marquise?

HENRI, lui sautant à la gorge.

Où est-elle?

FROICHAULT.

Pardon, mon cher seigneur, ce n'est point ma faute.

HENRI, le secouant.

Où est-elle?

FROICHAULT.

Je vas vous le dire; mais ne me faites point de mal. Je viens de la voir, la chère dame, avec le nouveau seigneur de Grandville. (Henri le lâche et tombe affaissé sur une chaise.)

CLOPIN, bas.

Comment?

FROICHAULT, l'arrêtant.

Tais-toi!

ACTE CINQUIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, LÉONARD.

(Au lever du rideau, Henri est assis dans un état de prostration complet. Léonard, les habits en désordre, entre vivement par la porte qui conduit aux appartements.)

LÉONARD.

Mes efforts ont été impuissants pour arrêter l'incendie, il gagne, il gagne toujours et va bientôt avoir tout dévoré. Henri, il est temps de songer à ta propre sûreté.

HENRI, distrait.

Oui... oui...

LÉONARD.

Mais tu ne m'entends donc pas? tout à l'heure, il sera trop tard!..

HENRI.

Léonard, tu me jures d'exécuter fidèlement l'ordre que je vais te donner, n'est-ce pas?..

LÉONARD.

Quoi que ce soit, je le jure!

HENRI.

Eh bien, tu vas sortir par cette porte et tu la fermeras de telle sorte que personne ne puisse plus entrer...

LÉONARD.

Mais tu oublies donc que l'incendie...

HENRI

Je sortirai par ici.

LÉONARD.

Cependant...

HENRI.

Léonard, il y a dix ans, quand nous parcourions l'Inde ensemble, je m'indignais contre ces idolâtres qui se faisaient écraser sous le char de leur Dieu!.. tu me répondis avec une larme d'enthousiasme : Je ferais cela pour toi!.. Léonard, voici le moment de faire comme l'Indien... il faut obéir sans comprendre!..

LÉONARD.

Je suis prêt!

HENRI.

Va donc.

LÉONARD.

Tu n'as plus rien à me dire?..

HENRI.

Non. Ah! si fait... embrasse-moi!.. (L'embrassant avec effusion.) Honnête! honnête Léonard!.. Ah! si tout le monde t'avait ressemblé!..

LÉONARD.

Que veux-tu dire?..

HENRI.

Rien! rien! va!.. (Il sort.)

SCÈNE II.

HENRI, seul.

Ainsi, c'est donc possible!.. Madeleine, à qui j'avais confié la garde de mon honneur... Madeleine, à qui j'avais dit : Viens à moi, viens!.. Je fais de mon nom un manteau pour cacher un passé que je ne veux même pas connaître!.. Madeleine m'a trahi!.. Madeleine m'a trompé!.. Quoi! ce sourire qui me faisait rêver du ciel, ce regard où la candeur de l'enfant se mariait à la douceur de l'archange, cette voix qui vibraît comme une harpe éolienne qu'agite un souffle inconnu!... tout cela signifiait seulement : mensonge!.. fourberie!.. basse et lâche trahison!.. Oh! quel supplice Dieu réserve-t-il à de pareils coupables?.. Va, maintenant, va, chevaleresque Henri, relève les femmes tombées... réhabilite les victimes de l'opinion... soutiens les faibles, secours les opprimés, fulmine contre le monde et ses préjugés... Après avoir lutté avec les forts... après avoir été précipité du sommet, va te colleter dans quelque obscur village de Bourgogne, avec la morale en guenilles... viens rougir devant la vertu en sabots!.. Fais de ton blason un diadème et place-le sur le front d'une femme pour laquelle tu as tout bravé! Cette main dans laquelle tu as mis tous les trésors de ton cœur et de ton esprit, cette main sera celle qui te souffletera!... cette femme que tu as arrachée au mépris public, pour en faire la chaste gardienne de ton foyer, cette femme introduira l'adultère sous ton toit! Va, va, pauvre imbécile! endors-toi dans les fausses

délices de cette couche impure, tu te réveilleras bientôt au milieu d'un immense éclat de rire, à travers lequel tu entendras accoler ton nom, le nom de Castel-Gouthier, glorieux depuis huit cents ans, à ceux de Sganarelle et de Georges Dandin!.. Ah! ah! ah!... (Après un silence.) Mais non! c'est impossible! j'ai fait un mauvais rêve!... Cet homme a menti!... Madeleine n'a pas pu... Madeleine que j'ai toujours trouvée si aimante, si dévouée, Madeleine qui, tout à l'heure encore, là, à cette place.. Ah! misérable que je suis! je l'aime encore!... je l'aime toujours!... (Nouveau silence.) Allons! allons! du calme! Il est temps de songer à régler mes derniers comptes avec la vie et de mourir en homme de cœur... (S'agenouillant.) Mais avant cela, mon père. avant d'aller vous retrouver là-haut, permettez que l'orgueilleux qui a voulu marcher hors de la voie que vous lui aviez tracée s'humilie devant vous et vous demande pardon. J'ai terni votre blason, mon père, mais je vais le purifier dans ces flammes qui viennent à nous!... Pardon aussi à toi, monde que j'ai voulu braver! je vais te donner ma vie pour expier cette faute... Et maintenant, que l'incendie accomplisse son œuvre de destruction! (**Allant à la porte qu'a fermée Léonard. — Au moment où il se retourne pour aller fermer l'autre porte, Madeleine entre par cette porte, la ferme et jette la clef par la fenêtre.**)

SCÈNE III.

HENRI, MADELEINE.

HENRI.

Madeleine!

MADELEINE.

Je viens mourir avec vous, Henri!

HENRI.

Madeleine!...

MADELEINE.

Oui, Madeleine, qui a entendu vos paroles impies!... Madeleine, qui accourait ici pour fuir avec vous, et qui, maintenant, comprend qu'à notre misérable situation il n'y a qu'une issue possible : une mort commune!

HENRI.

Mais ce n'était donc pas vrai?.. tu n'avais donc pas rejoint le prince Traschkine?

MADELEINE.

J'avais rejoint le prince Traschkine pour l'empêcher de tuer mon frère!

HENRI.

Ton frère?

MADELEINE.

Oui, Christiern!..

HENRI.

Christiern est ton frère?..

MADELEINE.

Christiern est mon frère!

HENRI.

O Providence!

MADELEINE.

Mais qu'importe à présent! Henri, pour la seconde fois dans cette journée, vous avez douté de moi!..

HENRI.

Madeleine!..

MADELEINE.

Tu vois bien que cette tâche est au-dessus des forces humaines, puisque mon Henri a failli à son accomplissement. Va, de tout ce que tu disais tout à l'heure, une seule chose est vraie : il faut mourir! Ne pleure pas, ami, ne te repends pas, ne récrimine pas surtout... Il faut du courage, vois-tu, pour marcher jusqu'au bout dans cette voie douloureuse! Et, d'ailleurs, qu'importe! puisque nous voilà tous deux. La société a voulu nous séparer ; eh bien, qu'elle soit bénie, puisque la mort va nous réunir. Oh! la mort!... elle n'est dure qu'aux méchants qui la craignent!... (Prenant Henri dans ses bras.) Henri, ne sens-tu pas déjà comme nos cœurs sont plus près l'un de l'autre?... Que nous fait cette terre qui est déjà si loin de nous! Ce sont nos âmes qui s'étreignent et s'embrassent en ce moment!

HENRI.

Eh bien, tu m'as vaincu. Que la mort vienne, elle sera la bien venue!

MADELEINE.

Ah! mon bien-aimé!... ah! c'est maintenant que tu es complétement à moi!... Ah! viens, mon cœur s'emplit d'un amour dont je verserai les parfums sur toi... Ah! je t'aime! je t'aime! Dieu nous pardonnera. C'est un bon père; il nous recevra sur son sein, il se dira : « Ce sont deux enfants!... ils ont beaucoup souffert!.. » Ah!... je... C'est la... mort!.. déjà!.. Henri... je... ne veux pas... Ah! grâce! pitié!... (Suffoquée par la fumée, elle tombe évanouie dans les bras d'Henri.)

HENRI.

Au secours!.. Ah! personne ne peut venir!... et ces portes qui sont fermées!... Comment! pas une issue!... (La porte de la tourelle, minée par la flamme, s'abîme sur l'escalier.) Ah! je pourrai donc la sauver!..... (Il emporte Madeleine. — Au moment où il met le pied sur la marche de l'escalier, tout s'écroule.)

SCÈNE IV.

CHRISTIERN, LÉONARD, DOMESTIQUES, PAYSANS.

LÉONARD, accourant.

Henri!